

S

MARCEL
PARIZEAU

Architecte

M.-A. COUTURIER

Ms
MARCEL PARIZEAU



MARCEL PARIZEAU

COLLECTION ART VIVANT

sous la direction de Maurice Gagnon
attaché honoraire des Musées nationaux de France

MARCEL PARIZEAU

par

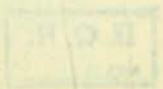
M. - A. COUTURIER

BIBLIOTHÈQUE
SAINTE-SUZANNE

L'ARBRE

MONTREAL

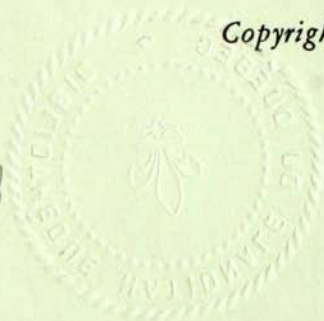
1945



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CENT VINGT-CINQ
EXEMPLAIRES SUR PAPIER BYRONIC DONT QUARANTE
EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE NUMÉROTÉS DE I À XL
ET QUATRE-VINGT-CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
DE 1 À 85.

BRITISH LIBRARY
SERIALS ACQUISITION
309, MARSH LANE
LONDON, W.1

Copyright 1945, by Les Éditions de l'Arbre enregistrée.



NA
749
P37C68
1945

B. Q. R.
NO. 8051

I

Dans les premières années de ce siècle, un petit garçon remontait tous les jours de la rue Sherbrooke vers le carré Saint-Louis. Il allait à l'école. C'était une toute petite école, très bourgeoise, un « Cours » d'une vingtaine d'élèves, tenu par un Français qui s'appelait Monsieur Robert et dont celui dont j'entreprends de retracer ici les idées et la vie se rappelle encore après quarante ans, qu'il était rose et rondelet et qu'il avait les yeux bleus. Mais surtout qu'il était très gentil.

En ces temps déjà anciens, les bourgeois de Montréal qui habitent maintenant, dans la verdure, Wesmount ou Outremont, habitaient ces environs-là de la rue Saint-Denis, mais en dépit de ce déplacement de population, il ne semble pas que l'aspect

M. - A. COUTURIER

des lieux ait beaucoup changé depuis, et les mêmes imaginations étonnantes qui aujourd'hui encore parent de fortifications de rêve et de balcons de poésie les façades et le bord des toits, prenaient déjà leur revanche sur les nécessités locales du prosaïque et très pratique confort intérieur.

Le petit garçon qui, le long de ces bords de fantaisie, remontait ainsi vers le carré Saint-Louis, remontait en réalité, en allant chez son maître aux yeux clairs, vers ses sources françaises.

Le premier Parizeau du Canada était venu de France en 1650 parmi ces soldats que le Prince de Carignan levait sur ses terres dans la région de Rodez. Son temps fini il s'établit à la Pointe-aux-Trembles et s'y maria. Quelques années plus tard il se fit tuer bravement par les Iroquois au combat de la Coulée Jean-Groulx : sa veuve et ses enfants passèrent sur la rive gauche du fleuve. En 1860, le grand-père de notre ami, Damase Parizeau vint, de Boucherville, s'établir à Montréal : il avait un commerce de bois de construction, et sa femme était elle-même la fille d'un entrepreneur de charpentes. Toutefois avec lui s'achève la tradition familiale qui semblait devoir préparer la vocation d'architecte de Marcel Parizeau. Son fils épousa la fille d'un officier écossais et s'orienta vers la médeci-

MARCEL PARIZEAU

ne. Cependant il aura regagné une autre des voies héréditaires : en 1880 il était parti pour la France où il désirait faire toutes ses études de médecine. Pendant qu'il y était interne il eut l'occasion de soigner Paul Verlaine. Il en revint six ans après, docteur de la Faculté de Paris et s'établit à Montréal où il devait quelques années plus tard devenir le doyen très respecté et très aimé de la faculté de médecine à l'Université.

II

De sa petite enfance, Marcel Parizeau n'a pas gardé beaucoup de souvenirs qui puissent avoir leur place ici, si ce n'est toutefois que déjà du temps de Monsieur Robert, il couvrait de dessins de maisons et de projets de façades les marges de ses cahiers et de ses livres. Je ne sais si les Pères Jésuites chez qui il alla en 1910 pour ses études secondaires lui en laissèrent beaucoup de loisirs. Il reçut d'eux une formation classique solide, rigoureusement traditionnelle : on y apprenait les déclinaisons latines en les chantant sur des musiques de cantiques. Très près encore de leurs origines paysannes, l'horizon intellectuel des maîtres ne s'étendait guère au delà de la matière particulière qu'ils avaient à enseigner à leurs élèves. Mais ce qu'ils savaient, ils le savaient fortement et Marcel Parizeau entend encore re-

M. - A. COUTURIER

tentir à ses oreilles le redoutable « Surge amice noster Marcelle » du Père Anaclet Couture, professeur de Belles-Lettres.

Puis vinrent les cinq années d'École Polytechnique et les beaux soucis d'architecture se précisèrent. Les études d'architecture étaient alors dirigées par M. Poivert, et M. Poivert, c'était un Français, et méridional comme Monsieur Robert, comme l'ancêtre du régiment de Carignan... C'était un professeur très féru de mathématiques et, tout aussi traditionnel dans sa voie que les Pères Jésuites et que Monsieur Robert, il enseignait l'architecture selon les formules rigoureuses qu'il avait lui-même reçues de l'École des Beaux-Arts de Paris. Enfin un beau jour de 1923, vers la fin de l'automne, je pense, Marcel Parizeau s'embarquait pour Paris et pour cette même illustre École des Beaux-Arts.

On sait de reste ce qu'est cette maison : jamais un peintre ou un sculpteur de quelque talent n'y devrait mettre les pieds. Mais il en va tout autrement des architectes : l'enseignement d'architecture y est, sans doute, assez académique encore, mais du moins y trouve-t-on une formation technique très solide, très classique et, dans cet ordre-là, la meilleure qui soit au monde, assure-t-on.

III

Donc à l'automne Marcel Parizeau franchissait le seuil du vénérable immeuble du quai Voltaire. Il est assez difficile de lui faire dire s'il y a beaucoup travaillé. En tout cas, il s'inscrivit à l'atelier Héraud où il devait rester sept ou huit ans passant de temps à autre les épreuves, sans toutefois y attacher, je crois, beaucoup d'importance. Il s'y fit en tout cas d'excellents amis. Entre temps il s'était beaucoup promené, s'était occupé de mille choses passionnantes, avait beaucoup lu et beaucoup regardé. Il n'avait qu'à faire deux pas sous les grands peupliers penchés du quai pour gagner le Palais Mazarin et l'Hôtel de la Monnaie ; il n'avait qu'à passer les ponts pour trouver la Colonnade du Louvre et la noire Cour Carrée et, au delà des arbres des Tuileries, les blancs palais de la Concorde, Notre-Dame enfin à l'au-

M. - A. COUTURIER

tre bout. C'était ainsi beaucoup plus que les ombres ou le souvenir de Gabriel, de Mansart, de Pierre Lescot ou des Maîtres Gothiques qui l'entourait de toutes parts : à peu près tout ce que leurs yeux avaient vu, tout ce que leurs mains avaient bâti de plus significatif.

Cependant si, naïvement, vous lui demandez ce qui d'abord l'avait frappé en arrivant en France, il vous répondra qu'il fut simplement fasciné. Et on comprend bien cette fascination d'un jeune homme, aux premiers mois de son séjour, devant le nombre qui lui était encore inimaginable des trésors dispersés de tant de siècles. Il n'en fut pas surpris, y étant trop préparé par tout ce qu'il avait lu et entendu chez lui. Cependant, il en fut ébloui. Mais si vous insistez pour quelques précisions, ce que Parizeau vous citera, ce ne sera pas Versailles ou Beauvais ou les flamboyantes merveilles du XIV^e ou du XV^e siècle. Ce seront les grandes abbayes romanes de Normandie, Bochart de Gérouse et Caen — et aussi Jumièges. Il est ainsi bien remarquable que dans cet éblouissement, dans cette fascination, ce qui après des années s'impose spontanément au souvenir ce soit l'image et la leçon de ce qu'il y eut dans l'art français de plus rigoureux, de plus logique et de plus pur : l'image de la beauté des proportions et des formes quand elles naissent toutes vives des rigueurs de

MARCEL PARIZEAU

l'esprit — la leçon d'une étroite union de la sensibilité et de l'imagination avec les disciplines de l'intelligence. Ce sera le goût et la constante curiosité de ces rapports qui orienteront désormais ses recherches et ses études personnelles.

Il ne cessera d'y être très attentif. Il notera très bien comment toute l'architecture française est restée tributaire du Moyen-Âge, comment à travers tous les renouvellements de formes de la Renaissance et du classicisme, la préférence pour la verticalité, le goût de la minceur et d'une élégance un peu fière se maintiendront toujours. Il notera soigneusement comment le style et le caractère propre sont obtenus sans emphase, sans rhétorique et, par exemple, souvent par la simple multiplication de petits éléments : ce qui nous vient en effet du Moyen-Âge, et demeure encore, je crois, très sensible à Versailles. Il verra que chez nous l'amour du grandiose et du colossal n'apparaissent que très tardivement, avec l'Empire et ne dureront guère plus que lui.

Parmi les contemporains son admiration, sa confiance iront à Tony-Garnier, à Perret et, dans un ordre de pensées un peu différent, à Prost et à Le Corbusier. Rien de ce qu'ils font ou de ce qu'ils disent ne le laisse indifférent. Mais parmi tant de choses brillantes, tant d'entreprises audacieuses, il saura regarder

M.-A. COUTURIER

encore avec respect la bibliothèque Sainte-Geneviève de Labrouste et il l'aimera toujours pour son sérieux, sa rigueur fonctionnelle. Tout cela se tient très bien. Nous voyons déjà se former, d'étape en étape, un esprit soucieux de comprendre et de défendre les raisons profondes des formes qu'il aime et qu'un jour il emploiera.

IV

Parizeau passera dix ans à Paris, mais pendant ces dix années les voyages en province ou à l'étranger seront nombreux. Il ira en Belgique, en Suisse, en Italie. C'est en 1929 qu'il fit un assez long séjour en Belgique et à la manière dont il en parle, on sent qu'il a beaucoup aimé « cette Belgique d'autrefois infiniment respectable, pleine de finesse et d'une réflexion sans limites, ce pays où l'extrême sensualité flamande entoure des vies méditatives, toutes renfermées sur soi. » Double exigence qui a marqué profondément l'architecture civile par un amour du chez soi plus profond qu'en France où la vie publique, la vie à l'extérieur, fut toujours beaucoup plus importante.

Durant l'été de 1931 il partit pour l'Italie. Il se trouvait cet été-là à Menton, vieille ville admirable qui, au centre d'un

M.-A. COUTURIER

des plus beaux paysages marins qui soient, s'élève tout entière du rivage vers le ciel, couronnée à son sommet des cyprès et des tombes de son cimetière comme d'une magnifique et triste couronne. Au delà de la montagne abrupte qui ferme la baie, un autre monde commence : Parizeau passa la frontière. Aussitôt, dès les premières villes serrées en essaims sur leurs pitons entre les montagnes et la mer, avec leurs églises roses et leurs jolis campaniles, l'enchantement italien commença. Il descendit par Gênes et Pise, s'en fut à Sienne puis de là à Florence et enfin à Rome. De là il repartit pour Venise et rentra en France.

Pise le frappa par l'incomparable unité de couleur de tous ses monuments, pâle et pourtant éclatante sur l'uniforme et triste gazon vert si parfaitement vieux et pauvre et solennel. Il aima beaucoup Florence, moins peut-être pour ses grâces que pour ce qu'elle a gardé de son dur Moyen-Âge : cette austérité secrète, cette violence entièrement retenue... À côté de cela, Rome en dépit de tout ce qu'ont amorti et corrigé les malheurs et les ruines de tant de siècles lui parut un peu « parvenue » : tous ces palais qui « luttent à coups de colonnades » le fatiguèrent un peu. Peut-être aussi simplement la durée du voyage et cette accumulation d'impressions. Il faut vivre à Rome plus longtemps pour l'aimer vraiment. Rien ne put toutefois entamer l'admi-

MARCEL PARIZEAU

ration qu'il eut dès le premier instant pour la Colonnade du Bernin et pour la coupole de Saint-Pierre. Sur le chemin du retour, Venise fut à nouveau une étape enchantée : les présages de l'Orient, l'adorable clarté de la lagune, cette lumière partout présente, frissante, glissant tout au long des façades où les reflets mouvants de l'eau ajoutent encore à la profusion d'un décor peu saillant de plâtre et de marbre, et partout tachée, éclaboussée des larges taches vertes de la moisissure et de la mer.

Cependant, plus profondément que ces impressions fugitives, cueillies de ville en ville, dans cette Italie aujourd'hui si cruellement dévastée, deux choses s'étaient imposées à lui. D'abord cet incroyable amour du décor : « un pays couvert d'architectures où tout est prétexte à attitude et à décor ». Mais surtout, et au delà de tout théâtre, il y avait trouvé l'Antiquité. La France avait pu lui enseigner les exigences de la mesure et de la raison en architecture, il devait trouver en Italie (et principalement à Rome), s'imposant aux regards, les essences mêmes des choses. « J'ai vu là ce que c'est qu'un entablement, un chapiteau, une colonne, une base... »

Le voyage terminé, il revint à Paris pour deux années encore, ayant ainsi beaucoup appris, mais désormais préoccupé

M.-A. COUTURIER

aussi de questions nouvelles, nées des conditions changeantes du temps. Il allait bientôt rentrer au Canada. Il voyait que les transformations sociales allaient poser à l'architecture en tout pays des problèmes pour lesquels on est généralement assez mal préparé dans les Écoles. Les grandes et constantes leçons du passé impliquaient l'examen critique des méthodes et des principes de construction. Mais d'autres soucis mettaient déjà en cause la conception même que l'on peut se faire du rôle de l'architecture dans la vie des sociétés contemporaines.

Au mois de mars 1933, Parizeau se rembarquait : je crois que ce ne fut pas sans un brin de tristesse. Comment peut-on quitter Paris en mars ? Tous ceux qui y ont vécu se rappellent l'incroyable douceur de ces lents commencements du printemps, et dans la fraîcheur de l'air tant de promesses, de jour en jour tenues.

V

La traversée fut longue, mais la mer était calme et le temps pas trop froid. Tout changea en débarquant à Halifax : il n'y avait pas de neige mais il faisait un froid terrible. Vingt-cinq heures de trajet en chemin de fer, au cours duquel la neige commença à tomber. Elle ne devait s'arrêter, me dit-il, durant trente heures : c'est ainsi qu'après dix ans il retrouvait Montréal tassé, écrasé, comme immobilisé sous cette avalanche silencieuse et morne. Il avait trente-cinq ans : une autre vie commençait. Pour cette vie-là il avait en réserve un trésor de cordialité, de gaieté, de projets, d'idées et de paroles à peu près inépuisable : il avait surtout la claire volonté d'une œuvre à faire, dont les caractères seraient déterminés par tout ce qu'il avait appris et vu et par tout ce qu'il trouvait maintenant dans son pays natal en y rentrant.

M.-A. COUTURIER

Ce que cet architecte trouvait dans son pays en y rentrant ? Le sachant très rieur, et revenu d'Europe, on pensera qu'il y trouva surtout comme tant d'autres, matière à moqueries. Pas du tout : il y trouva matière à réflexions. C'était infiniment plus utile.

Dans ces premières semaines qui suivirent son retour il eut maintes occasions d'aller de Montréal à Québec et à Ottawa : le temps qu'on passe en chemin de fer n'est pas toujours du temps perdu. On sait tout ce que le passage incessant des images rapides apporte, sans effort, aux idées qu'elles font naître ou qu'elles précisent, qu'elle complètent ou contredisent dans l'esprit qui reste accueillant et souple.

À ce moment de l'année dans la province de Québec, l'hiver n'est pas encore fini : le train file dans la campagne dépouillée où la neige couvre de grands espaces. Au-dessus des longues lignes des arbres, des cathédrales de fer blanc élèvent vers le ciel clair leurs prétentions gothiques : les pylônes électriques y élèvent aussi, en traversant la plaine, leurs fines armatures avec une élégance inconsciente de soi, une stricte économie des moyens auprès desquelles ces églises font la triste

MARCEL PARIZEAU

impression de choses vaniteuses et truquées, de négligeables décors démodés.

Nul besoin d'évoquer, au terme du voyage, les étonnants petits délires bourgeois de toutes les rues Saint-Hubert et de tous les Parcs Lafontaine : il est vraiment trop facile de plaisanter ces constructions indéfendables. Mais si l'on s'avise que de toutes les grandes œuvres architecturales, édifiées dans la province de Québec durant ces vingt ou trente dernières années, la seule qui se soit vraiment imposée à l'attention et au respect non seulement par sa rigueur et son intelligence, mais encore par l'admirable beauté de ses formes dans l'espace, ce soit décidément et en dépit de son emplacement misérable, l'ensemble des grands silos du port de Montréal, on en vient assez vite à rechercher les raisons de cette étonnante aventure.

Et sans doute, le problème d'un silo est infiniment plus simple que celui d'une basilique, d'un monastère, ou d'un Hôtel de Ville, mais, bien souvent, ne compliquons-nous pas de souvenirs d'un autre âge, de soucis vaniteux et de mille embarras un problème technique qu'une vision précise du but essentiel simplifierait aussi ? Souvent ce sont les incertitudes de l'esprit

M. - A. COUTURIER

et ses complications qui compliquent les données du problème. Non pas la réalité elle-même et les nécessités de la vie des hommes. C'est l'idée même qu'on se fait de cette vie qui manque de clarté et de courage.

J'ai souvent demandé à Marcel Parizeau quelle impression lui fit le Canada, à son retour. Il ne m'a jamais répondu par ces plaisanteries faciles que je viens d'évoquer : il a toujours répondu par des jugements portant sur des problèmes d'ordre moral, intellectuel ou social. Il m'a toujours dit, avec la plus grande franchise que ce pays dont les habitants disent trop volontiers qu'il est un « pays jeune » lui avait fait à lui l'impression d'un pays vieux — « mentalement très vieux. »

Et comme je m'étonnais, il m'expliquait qu'il avait toujours eu, en France, l'impression que tout, là-bas, les idées et la vie, était en évolution constante, les problèmes sans cesse posés et affrontés, et les principes mêmes continuellement remis en question, soumis à une critique sans réserve. Critique sévère et qui peut paraître épuisante, mais qui sauve, en tout cas, les chances de l'avenir. « Ici, me disait-il, jamais un principe dans quelque ordre que ce soit, n'est mis en cause — on élude des difficultés, et c'est tout. »

MARCEL PARIZEAU

L'hôte de passage n'a pas qualité pour apprécier ces jugements, ils semblent toutefois conformes à ce qu'une observation rapide, donc inévitablement superficielle, peut suggérer.

VI

Au cours d'innombrables conversations, dans l'atmosphère de serre ou d'aquarium que donnait aux parloirs vitrés de mon couvent d'envahissantes fougères, ou simplement au hasard des rencontres, chez des amis, dans des tramways, j'essayais de lui faire exposer ses idées. Je dois dire qu'ils s'y prêtait volontiers. Soucieux d'être précis, mais coupant ses exposés de mille remarques ingénieuses et de beaucoup de rires.

« Le problème de l'architecture au Canada, c'est d'abord un problème spirituel... » Voilà l'idée dominante. Un peu décourageante aussi. C'est tout un monde qu'il faudrait changer, et pour ces changements-là il n'est pas de recettes connues.

M. - A. COUTURIER

Vous trouverez ici, me dit-il, dans les milieux d'architectes, une grande volonté de travail, une expérience suffisante de la construction, une connaissance sérieuse des matériaux et des conditions locales, un désir général de bien faire. Ce qui manque presque toujours c'est le sens profond et raisonné, pour tout dire un sens vraiment « classique » de ce que doit être l'architecture. Et cette déficience se marque, semble-t-il, de deux manières : par la médiocrité du style, par la timidité (ou par l'irréalité) des conceptions.

Il y a médiocrité du « style », parce que ce que l'on appelle généralement ici « style » n'est guère, en définitive, qu'une formule de décoration, en quelque sorte surajoutée à la construction elle-même, dont elle vient modifier les proportions et les formes au gré de prétextes ou de caprices accidentels, sans être aucunement commandée comme elle devrait l'être, par les données fondamentales de l'édifice et de ses fins. Ces prétextes, ces « caprices », sont d'ordre sentimental ou livresque : quand on a un penchant pour le passé, on choisira un style gothique ou Renaissance, Elisabéthain ou Tudor. Si on a des goûts « modernes » on exigera, au hasard des revues et des magazines, des trucs dernier-cri, des porte-à-faux ou des ouvertures sur les

MARCEL PARIZEAU

angles, et qui, en cinq ou six ans, se démoderont comme de vieux avions.

Dans l'un ou l'autre cas, en dépit des bonnes intentions, et même (principalement dans les milieux anglais) en dépit des trouvailles de l'archéologie et du goût, on n'obtiendra qu'un style sans décision et sans vie car les formes n'en sont jamais nées spontanément, ni les nécessités organiques, ni des éléments constitutants de l'édifice. Encore une fois, pure décoration de surface, alors que tous les styles du passé ont toujours démontré qu'aucune forme n'est vraiment saine, aucun style n'est vivant que dans l'unité organique de l'œuvre et par elle : unité de l'idée et du but, unité des matériaux et des moyens. Les voûtes romanes ne sont pas issues d'un goût particulier pour le plein cintre, mais d'un juste rapport des pesées et des masses — les arcs-boutants de Paris et de Chartres ne réalisent pas des « architectures de rêve », ce sont d'abord des problèmes difficiles et urgents correctement résolus. Dans l'un et l'autre cas la noblesse ou l'extrême élégance sont nées des calculs rigoureux d'un esprit clair. Dans ce sens-là, il faut dire que les belles maisons paysannes du « régime français » procèdent du même esprit que les constructions de Le Corbusier : elles sont au



M.-A. COUTURIER

Canada les derniers et très précieux témoins d'une architecture vivante.

Si Marcel Parizeau s'est fait si ardemment ici le champion et l'apôtre de constructions purement rationnelles où l'élégance et la finesse des proportions et des formes viennent du calcul exact de ce qui est strictement nécessaire et strictement suffisant, s'il a donné lui-même dans ses œuvres, des exemples excellents de cette élégance cartésienne (et qui est aussi une élégance gothique) il l'a dû certainement à la connaissance acquise, en France et en Italie, des raisons et comme nous le disions plus haut, des essences des choses de l'architecture — mais il l'a dû aussi à une réaction assez vive contre tout ce qu'il trouvait ici, en rentrant, d'influences passivement subies parce que mal comprises, de camouflages, de confusions. Rendre aux gens l'amour de la vérité des formes, de la sincérité des formes, c'est-à-dire le sens réel du style, lui apparut immédiatement comme un devoir de son état, et comme le meilleur service que, dans les limites de son champ d'action, il pourrait rendre.



VII

Une autre constatation générale s'était imposée à lui et allait déterminer une part très importante de son activité. Revenant dans ce pays encore neuf, où tout est en voie de transformation, où des possibilités presque illimitées semblent s'offrir, il voyait que le développement, l'évolution architecturale impliqués par ces possibilités étaient partout entravés, bloqués par les constructions du passé. Dans presque toutes les grandes villes des problèmes devenus insolubles s'opposent aux nécessités présentes et semblent barrer l'avenir. Des problèmes élémentaires de circulation, de groupement de populations.

Cette espèce de tyrannie, cette usurpation du passé sur les droits vitaux de l'avenir, impliquait ainsi un examen critique

M.-A. COUTURIER

qui, au delà des questions de style, devait finalement mettre en cause les principes mêmes et les buts de l'architecture. C'est par là que ce que nous nommions plus haut « timidité et irréalité des conceptions » se manifestait comme une déficience très grave, et non seulement dans le domaine esthétique, mais encore dans le domaine social. Ce sont ces préoccupations-là qui devaient peu à peu conduire Marcel Parizeau à consacrer, plus tard, une grande partie de son temps et de ses travaux à des questions presque purement théoriques d'urbanisme. Un principe général le guiderait : celui qu'un architecte n'a jamais le droit d'engager, de compromettre pour toujours tout l'avenir d'un lieu.

Pour ma part, je demeure persuadé que cette impression si vive d'encombrement et d'obstacle que lui donna, à son retour, le spectacle de ces grandes villes où la circulation devient impossible, où les nécessités du travail et de l'habitat hygiénique se contredisent sans remède, fut pour beaucoup dans sa conviction que l'architecture devait tendre désormais à un type d'habitation très simple, pouvant devenir à la limite, cette « machine à habiter » préconisée par Le Corbusier, démontable et transportable.

Je ne sais si tel est bien, pour l'avenir, l'idéal souhaitable,

MARCEL PARIZEAU

mais je ne peux me défendre d'une grande sympathie pour une formule d'architecture qui, pour le commun des hommes, tendrait vers ce type d'habitation : il favoriserait, en tout cas, les recherches vraiment scientifiques, les initiatives techniques, les hardiesses raisonnées que demande l'évolution rapide des principes et des matériaux de construction. Il permettrait dans les villes cet urbanisme vivant et ces changements de plans rapides inhérents aux transformations économiques et sociales que nous voyons s'accomplir sous nos yeux. Transformations qu'une architecture follement conservatrice, parce qu'elle est au fond sans imagination et sans science, entrave sans fin, quand elle devrait au contraire les protéger et les favoriser, comme des conditions très précieuses du bonheur des hommes.

Ce parfait technicien qu'est Auguste Perret disait un jour : « Pour faire de l'architecture il faut deux choses : il faut de l'expérience — et puis il faut du cœur ».

Si l'on faisait observer à Marcel Parizeau que cette idée d'une architecture démontable et transportable, ne semble guère réalisable que pour des logements très modestes, je présume qu'il répondrait que tous les signes de l'évolution actuelle des sociétés ne montrent guère un mouvement vers la grande

M.-A. COUTURIER

richesse individuelle mais plutôt vers le contraire, vers des conditions d'existence très modestes pour la plupart des hommes. Je crois qu'il répondrait encore qu'il s'agit avant tout d'une question d'esprit en architecture. Mais je sais aussi qu'il dirait que les grandes cathédrales gothiques sont précisément pour lui, d'admirables modèles d'architecture *démontable*. Et il me semble qu'il y a là, en effet, une vue très pénétrante de ce que fut l'architecture du Moyen-Age. À Chartres, à Laon, à Paris, en examinant les éléments de la construction j'ai toujours été frappé de voir à quel point ils ressemblent aux pièces détachées de nos machines.

VIII

Mieux que je ne saurais le faire, les photographies reproduites dans ce volume montreront combien les maisons que Parizeau eut à bâtir dans ces dernières années furent conformes à ces principes. J'ai noté en passant, l'élégance et la finesse de leurs formes. Éléance très sûre de soi, pleine d'aisance, parce qu'elle n'est pas empruntée à une formule extérieure, mais naît spontanément des principes et des moyens mis en jeu. Éléance d'ingénieur et de dialecticien qui pourrait devenir froide et un peu sèche si les contrastes et l'accord de la brique et du béton, de la pierre et du bois, des métaux et du verre, n'introduisaient dans ces constructions rationnelles, une variété, un jeu constant de matières et de tonalités qui les rendent délicieuses à voir. Sans artifices et sans fard, ils apportent à la netteté et à la rigueur ce qu'il leur faut encore de charme.

M.-A. COUTURIER

Il faudrait louer aussi la nouveauté, l'ingéniosité des plans, l'invention des dispositions intérieures, la répartition originale des différents étages, un sens très pratique des commodités, la clarté et le goût de ses intérieurs, et dans ses meubles, une grâce très libre.

Surtout, je voudrais dire avant de terminer tout ce que de tels principes pourraient apporter de vie nouvelle à nos églises. Il est véritablement inconcevable que de telles possibilités ne soient jamais utilisées dans ce pays chrétien. Ni les ressources des méthodes de construction, ni celles des matériaux nouveaux ne semblent intéresser personne. Les formules les plus bâtarde, les plus artificielles et souvent les plus coûteuses, ne cessent de prévaloir. Dans le sanctuaire, édifié à l'École du Meuble en 1941 pour l'Exposition d'art liturgique, Marcel Parizeau avait conçu des murailles du haut en bas bâties de briques de verre translucide. Ces murs de lumière, cet emploi exclusif des matières pures du métal et du verre, l'absence de tout décor donnaient à ce lieu de prière un caractère de spiritualité et de détachement dont tous les visiteurs furent frappés.

Parmi les travaux de ces dernières années, nous signalerons les maisons bâties en 1935 pour MM. Marc et Maurice Jarry,

MARCEL PARIZEAU

en 1936 pour Paul et Jean Leman, en 1937 pour Mme Larocque. De 1935 à 37 une collaboration très importante à l'Ambassade de France édiflée par Baudoin à Ottawa. Depuis 1936 Parizeau était aussi professeur de théorie à l'École du Meuble. Je n'ai pas à rappeler ici ce que dans cette École l'équipe constituée sous la direction de Gauvreau par Gagnon, Borduas et Parizeau a fait avec tant d'éclat et de courage, pour les droits de l'art vivant au Canada. Depuis quelques mois, Parizeau était également professeur d'histoire de l'architecture à l'Université de Montréal. Il a siégé au conseil de l'association des architectes de la Province, au comité consultatif du Service d'Urbanisme dont il est depuis 1943 l'architecte-conseil.

On croit parfois que la vie d'un homme, toute tissée des mille et mille hasards de ses journées ne s'explique guère que par les rencontres fortuites de l'espace et du temps, de la pensée et du désir. Ce qui ferait qu'au fond elle ne s'expliquerait pas. Mais si l'on s'avise de ce que furent cependant les préoccupations habituelles, les goûts presque constants de cet homme, on s'aperçoit alors que parmi ces milliers de rencontres, parmi ces détails sans lien entre eux, les uns ont eu de l'importance et ont été retenus quand les autres n'ont ni compté, ni marqué, cela non pas en raison de leur valeur propre mais selon qu'ils

M.-A. COUTURIER

étaient conformes ou non à ces préoccupations et à ces goûts : ainsi se fait, à travers l'infinie variété des circonstances, par des choix et des refus à peine conscients, l'unité de toute une vie : un courant caché de sentiment et de pensée l'assure.

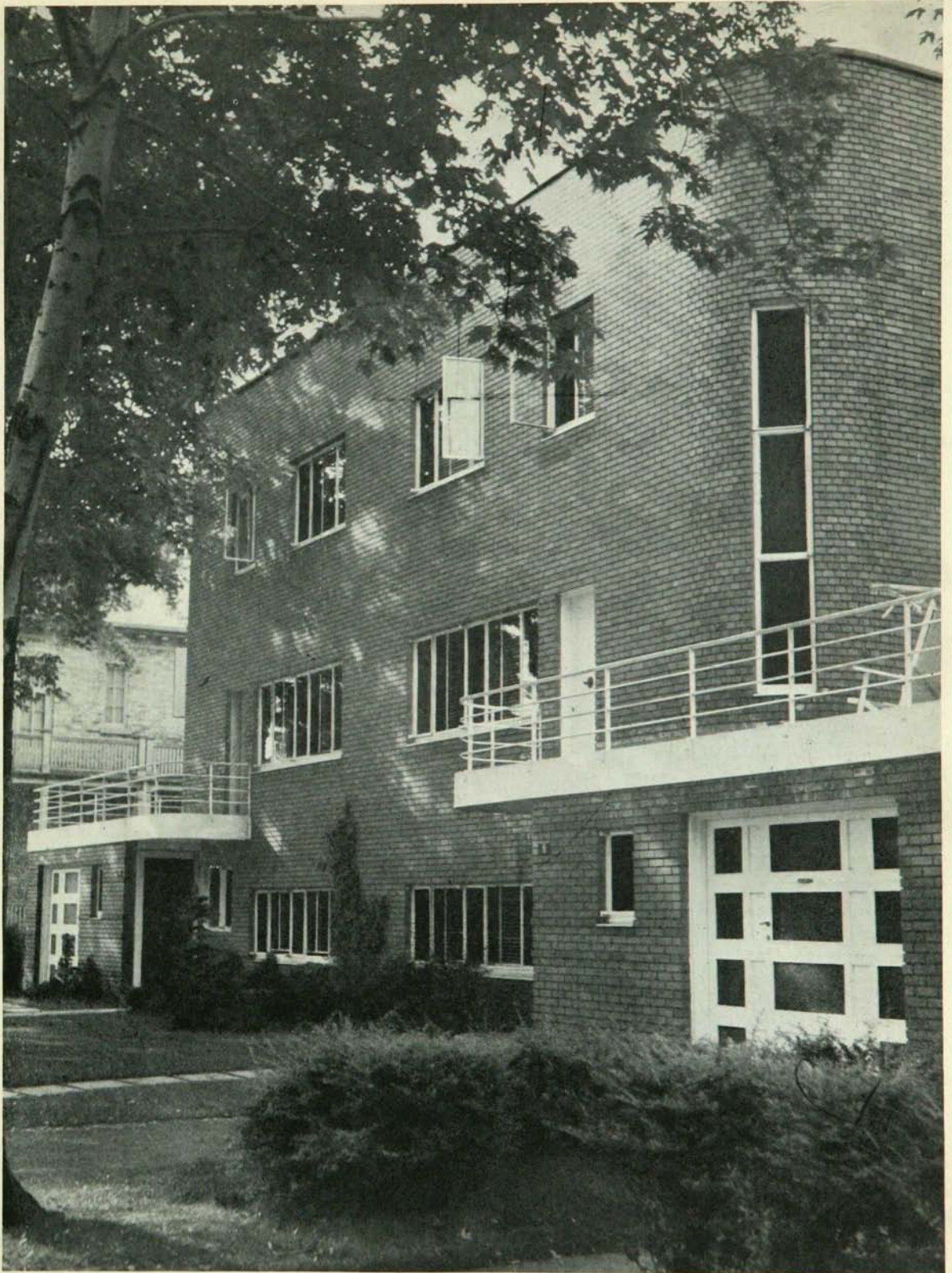
TABLE DES ILLUSTRATIONS

- 1 — Maison de messieurs Maurice et Marc Jarry, Outremont.
Façade.
- 2 — Maison de monsieur Paul Laroque, Outremont. *Façade.*
- 3 — Maison de monsieur Paul Laroque, Outremont. *Façade.*
- 4 — Maison de monsieur Paul Laroque, Outremont.
Étage supérieur.
- 5 — Maison de monsieur Paul Laroque, Outremont.
Chambre à coucher.
- 6 — Maison de monsieur Paul Laroque, Outremont.
Escalier intérieur.
- 7 — Maison de monsieur Paul Laroque, Outremont.
Façade arrière.
- 8 — Maison de monsieur Maurice Corbeil, Outremont.
Escalier intérieur.
- 9 — Maison de monsieur Maurice Corbeil, Outremont.
Escalier intérieur.
- 10 — Maison de monsieur Walter P. Downs, Montréal. *Façade.*
- 11 — Maison de monsieur Walter P. Downs, Montréal. *Façade.*
- 12 — Maison de monsieur Walter P. Downs, Montréal.
Escalier extérieur.
- 13 — Maison de monsieur Walter P. Downs, Montréal.
Balcon latéral.

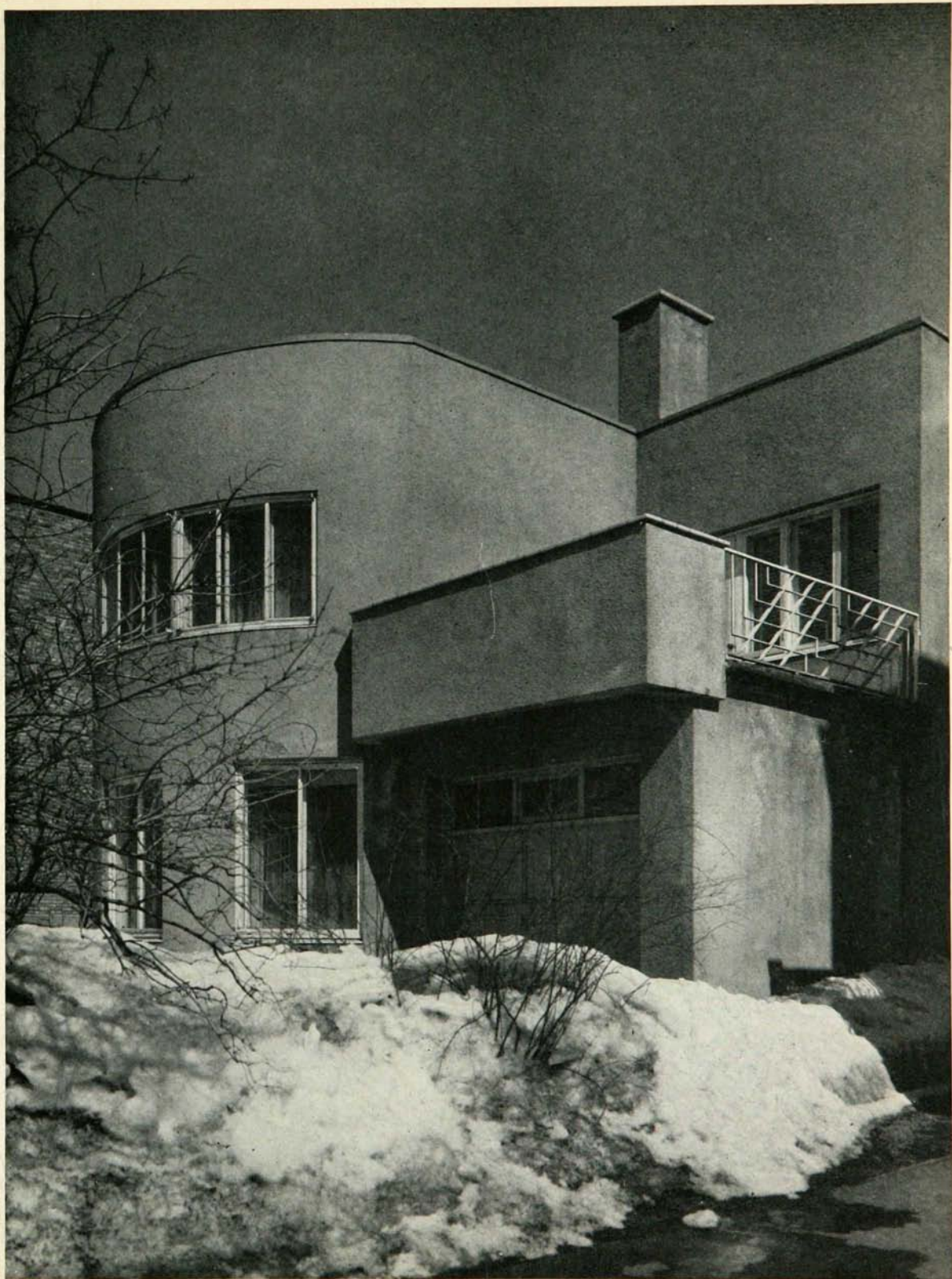
TABLE DES ILLUSTRATIONS

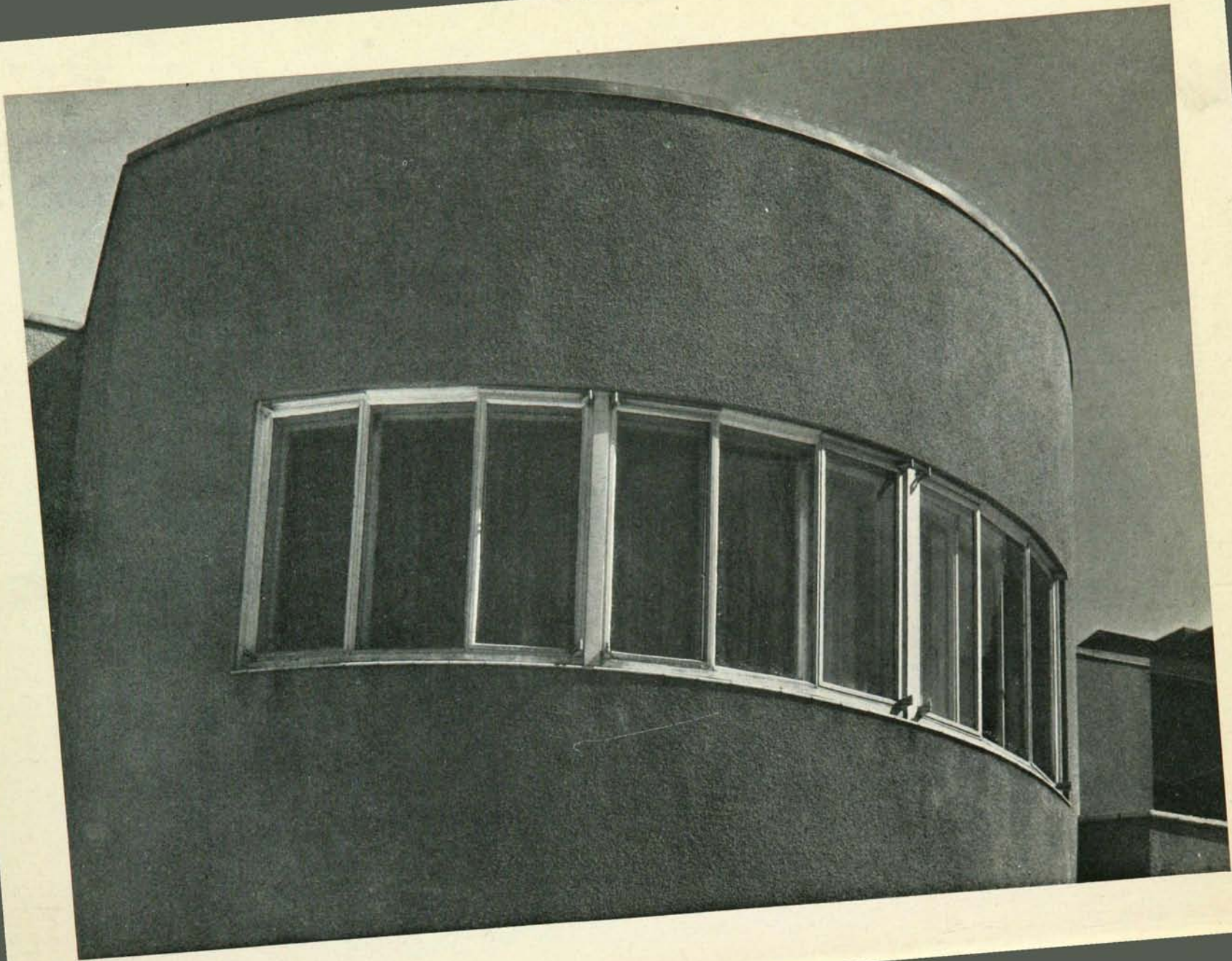
- 14 — Maison de la rue Westbury, Montréal. *Façade arrière.*
- 15 — Maison de la rue Westbury, Montréal. *Façade.*
- 16 — Maison de campagne du Dr Léon Gérin-Lajoie, Sainte-Adèle.
Façade.
- 17 — Maison de monsieur Marc Jarry, Outremont. *Hall.*
- 18 — École du Meuble de Montréal. *Aile nouvelle.*
- 19 — École du Meuble de Montréal. *Fenêtre.*
- 20 — École du Meuble de Montréal. *Ensemble du Hall.*
- 21 — École du Meuble de Montréal. *Hall (détail).*
- 22 — École du Meuble de Montréal. *Hall (détail).*
- 23 — Maison de monsieur Paul Laroque, Outremont. *Entrée.*
- 24 — Maison de monsieur Maurice Corbeil, Outremont.
Meubles du living.
- 25 — Maison de monsieur Maurice Corbeil, Outremont.
Meubles du living.
- 26 — École du Meuble. *Exposition d'art religieux en 1941.*
(Le maître-autel orne aujourd'hui la chapelle de l'Université
de Montréal.)
- 27 — École du Meuble. *Exposition d'art religieux en 1941.*
Autel latéral.
- 28 — École du Meuble. *Exposition d'art religieux en 1941.*
Ensemble.

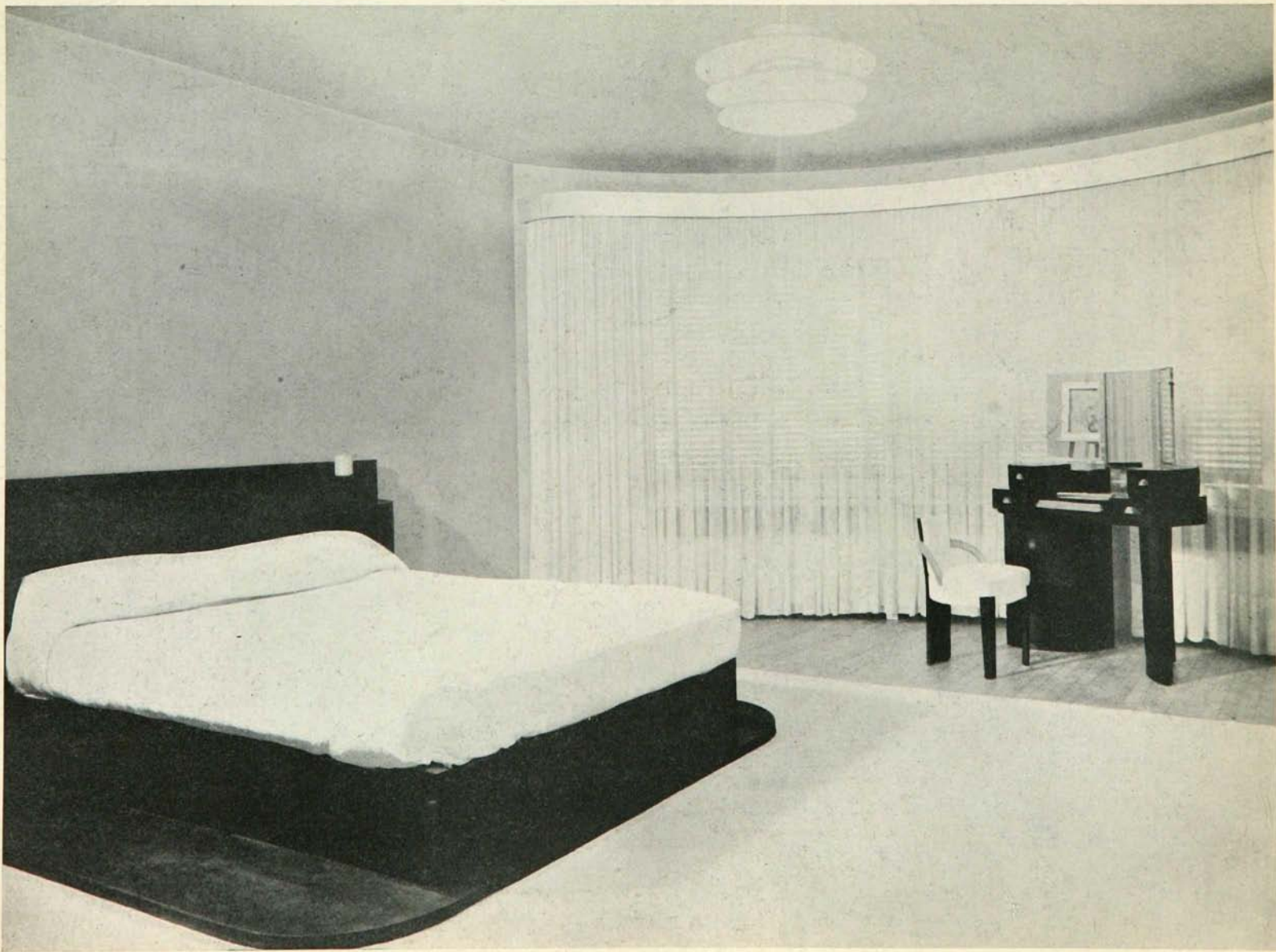
Photographies par Henri Paul et André-G. de Tonnancour.

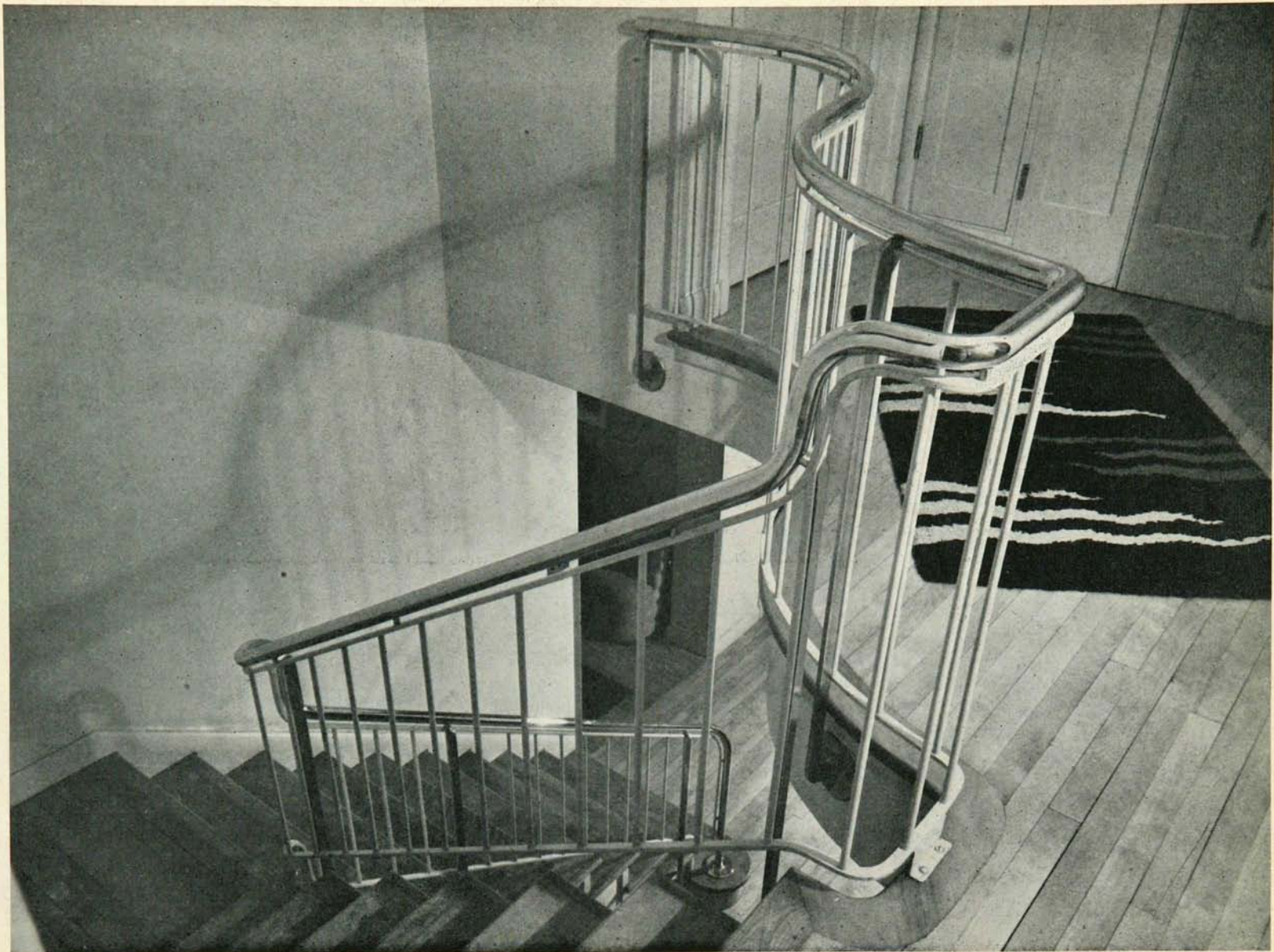


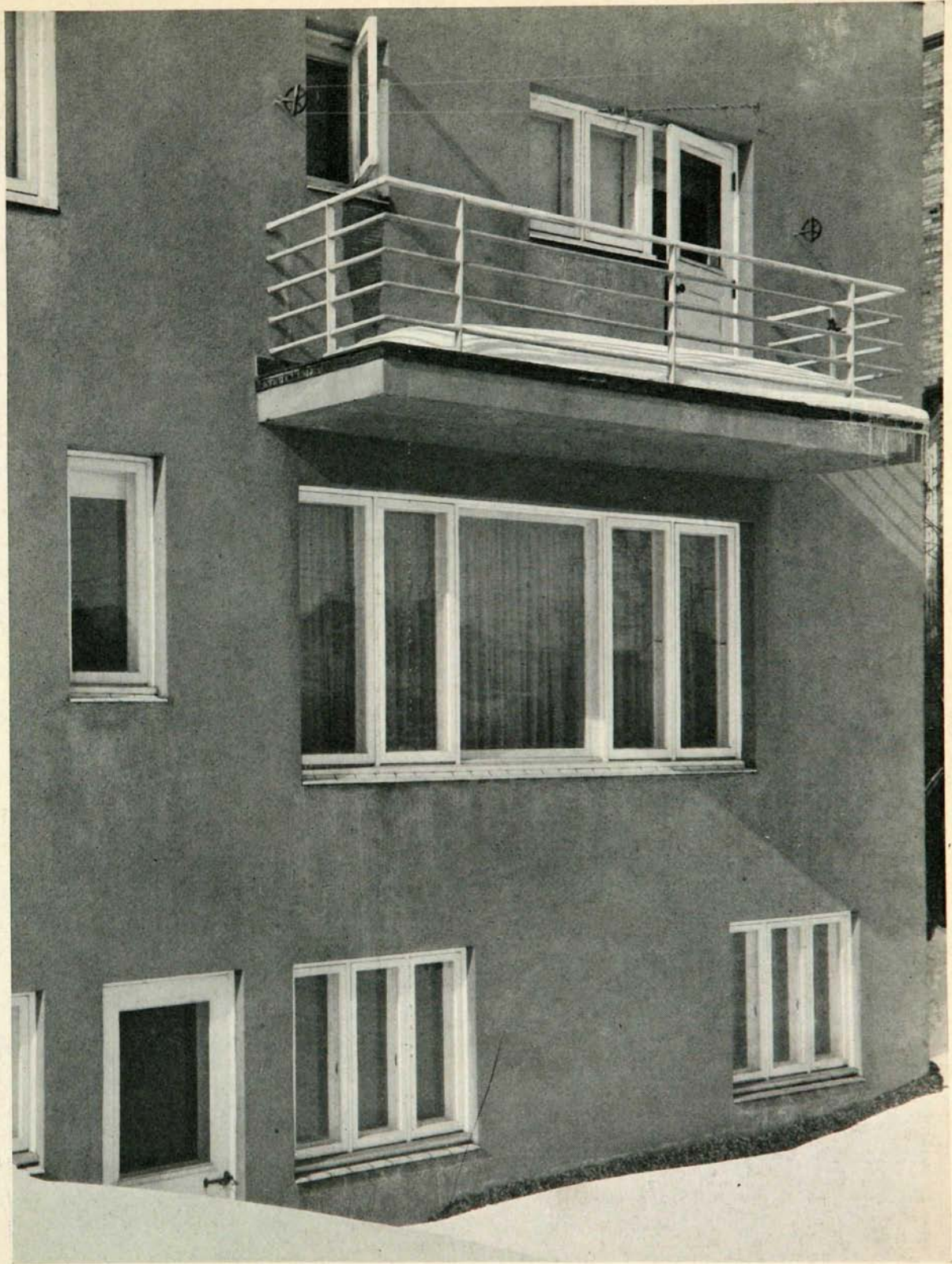




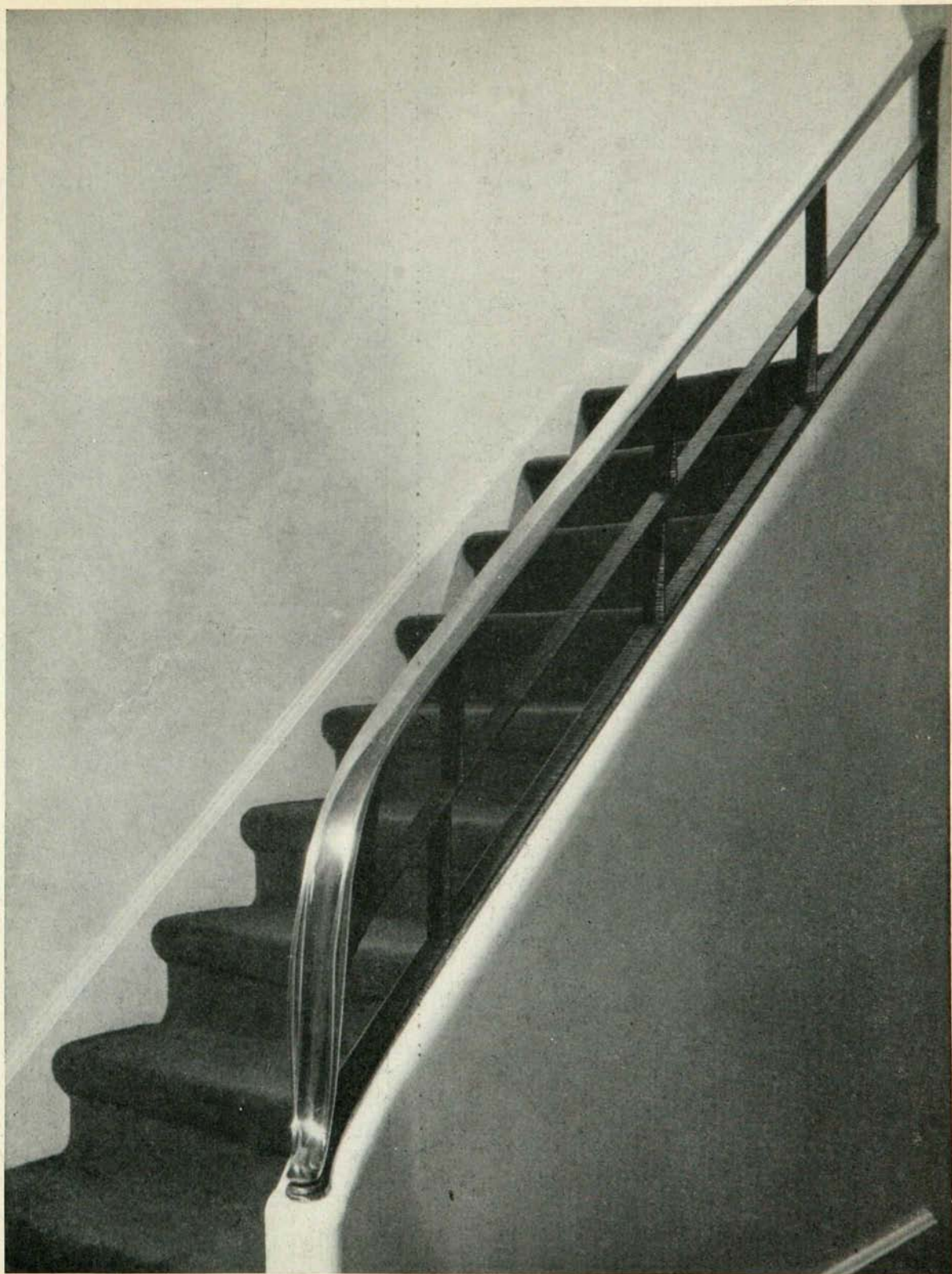




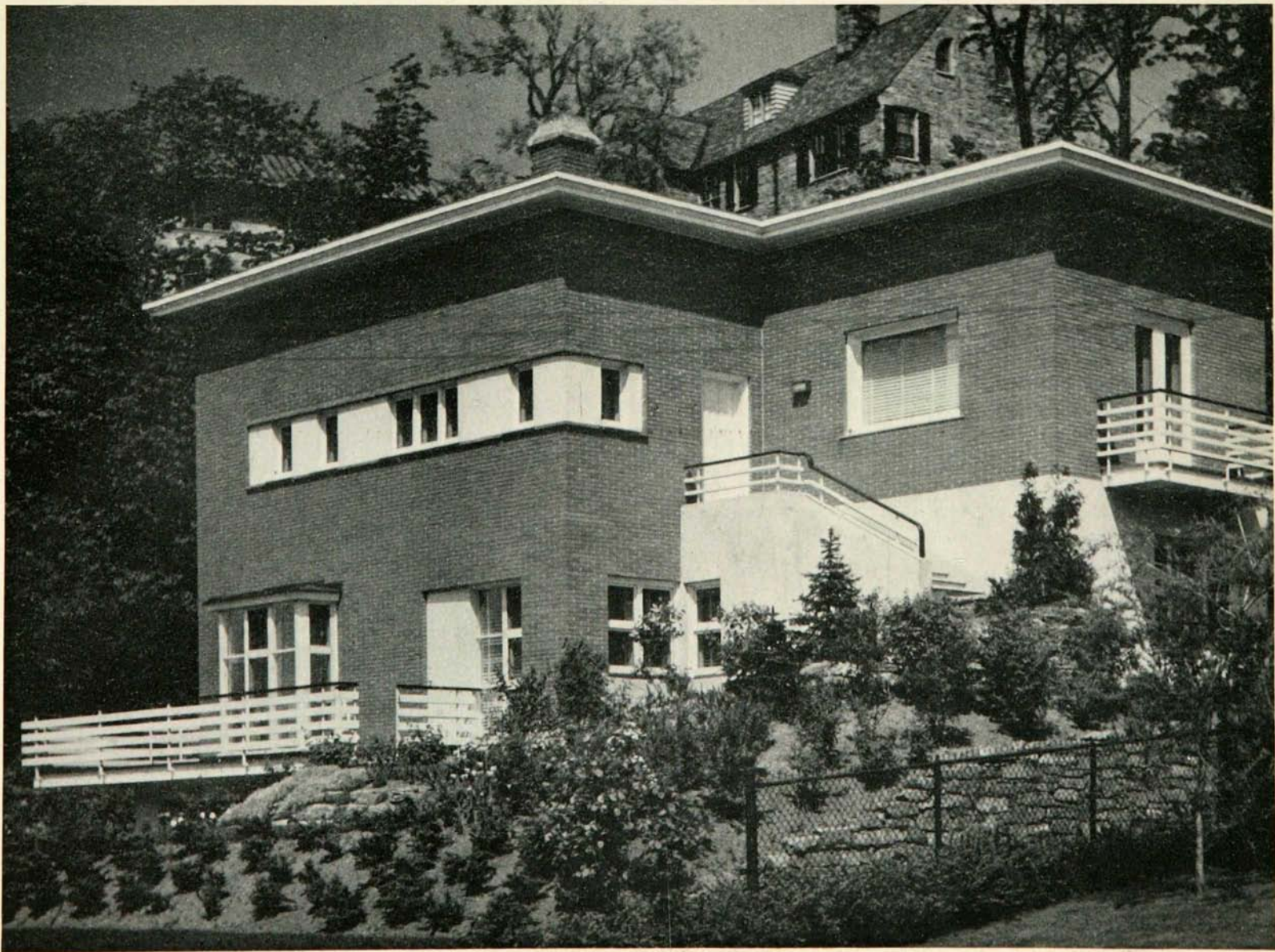


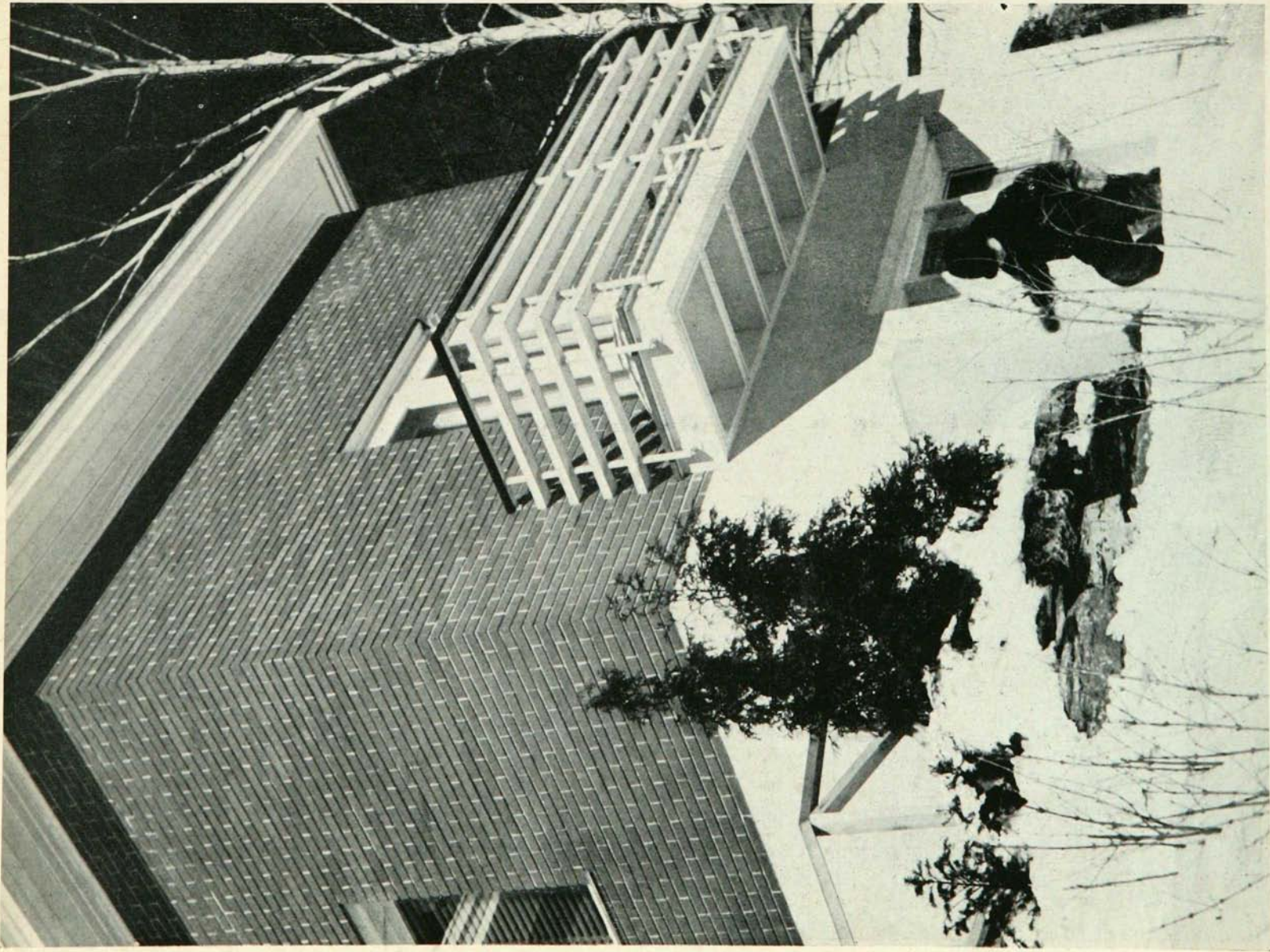


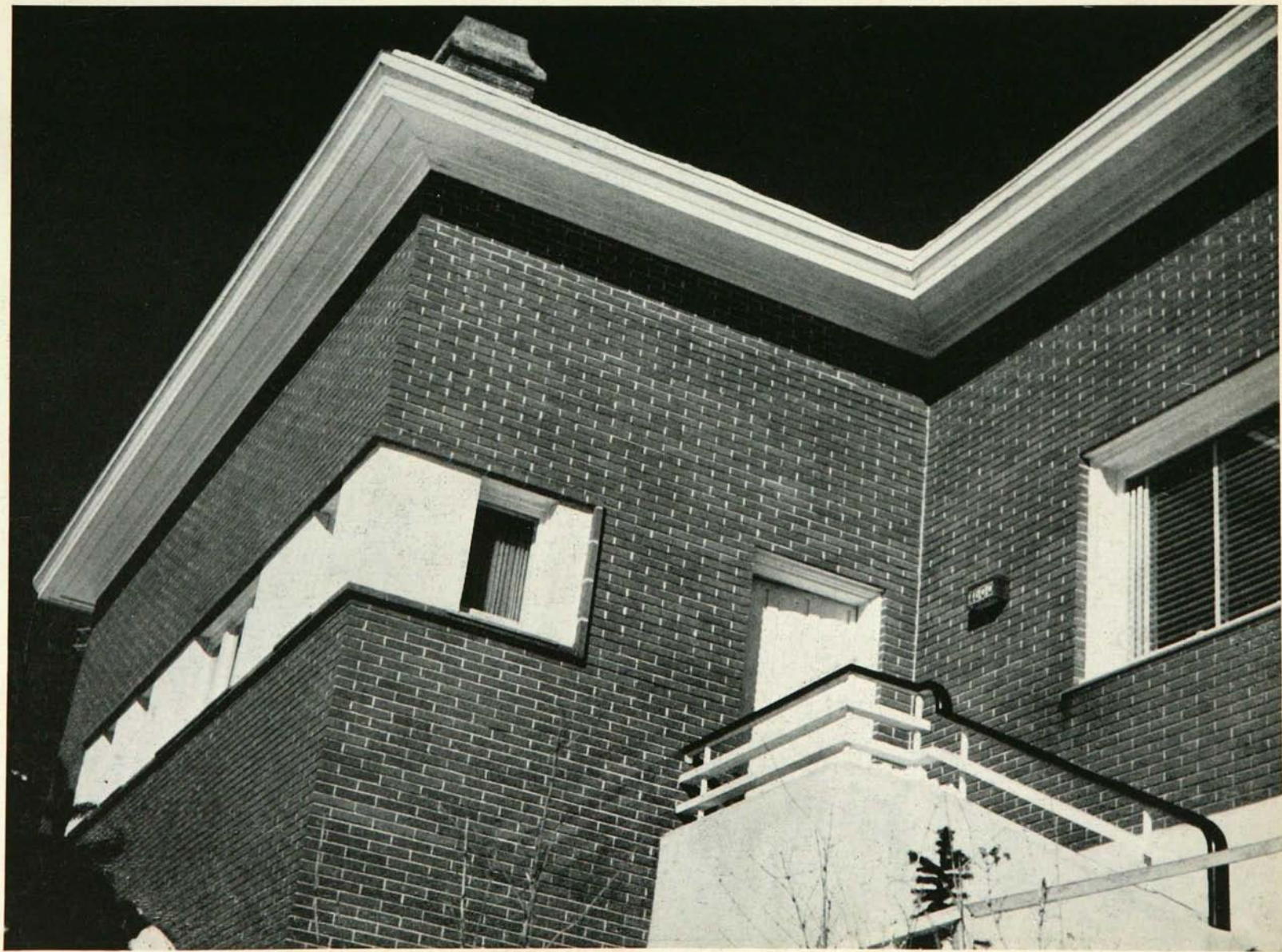




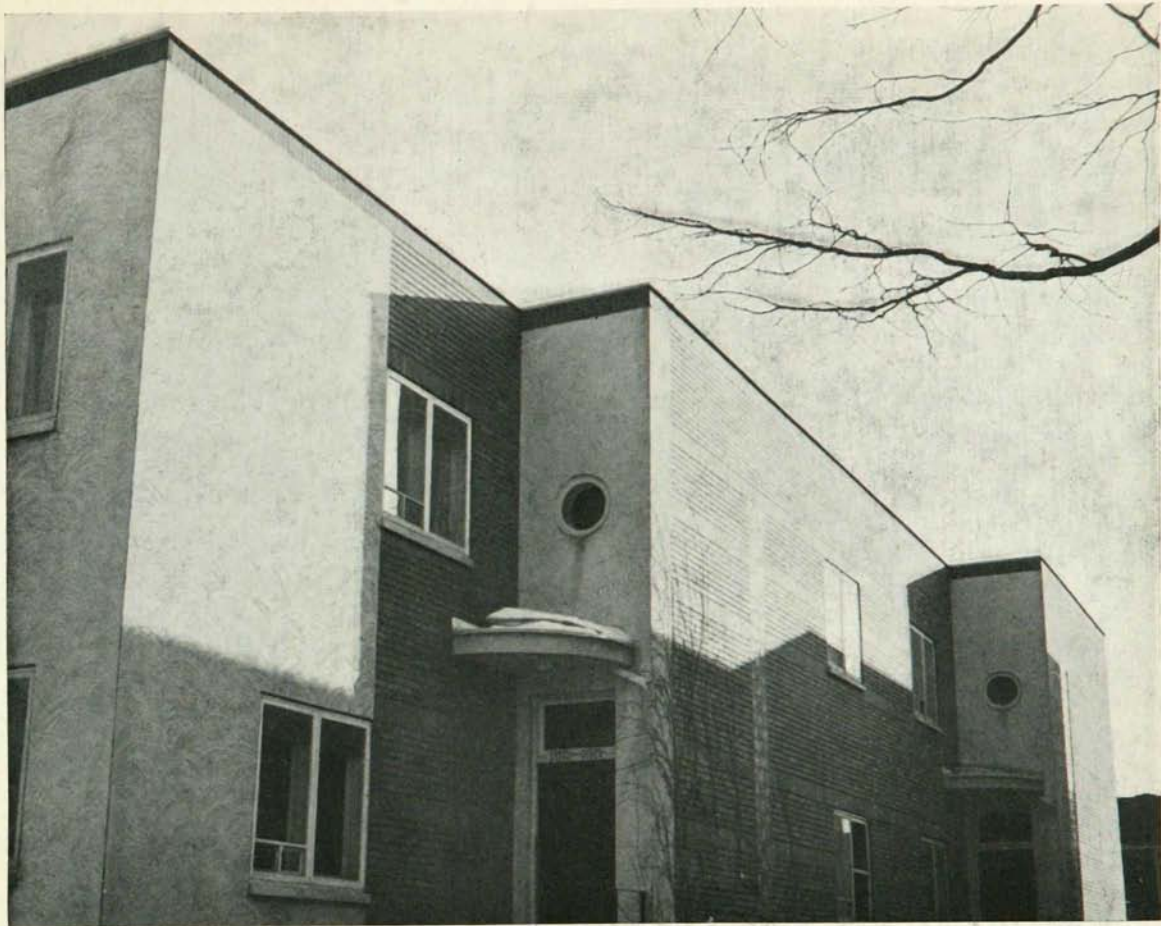


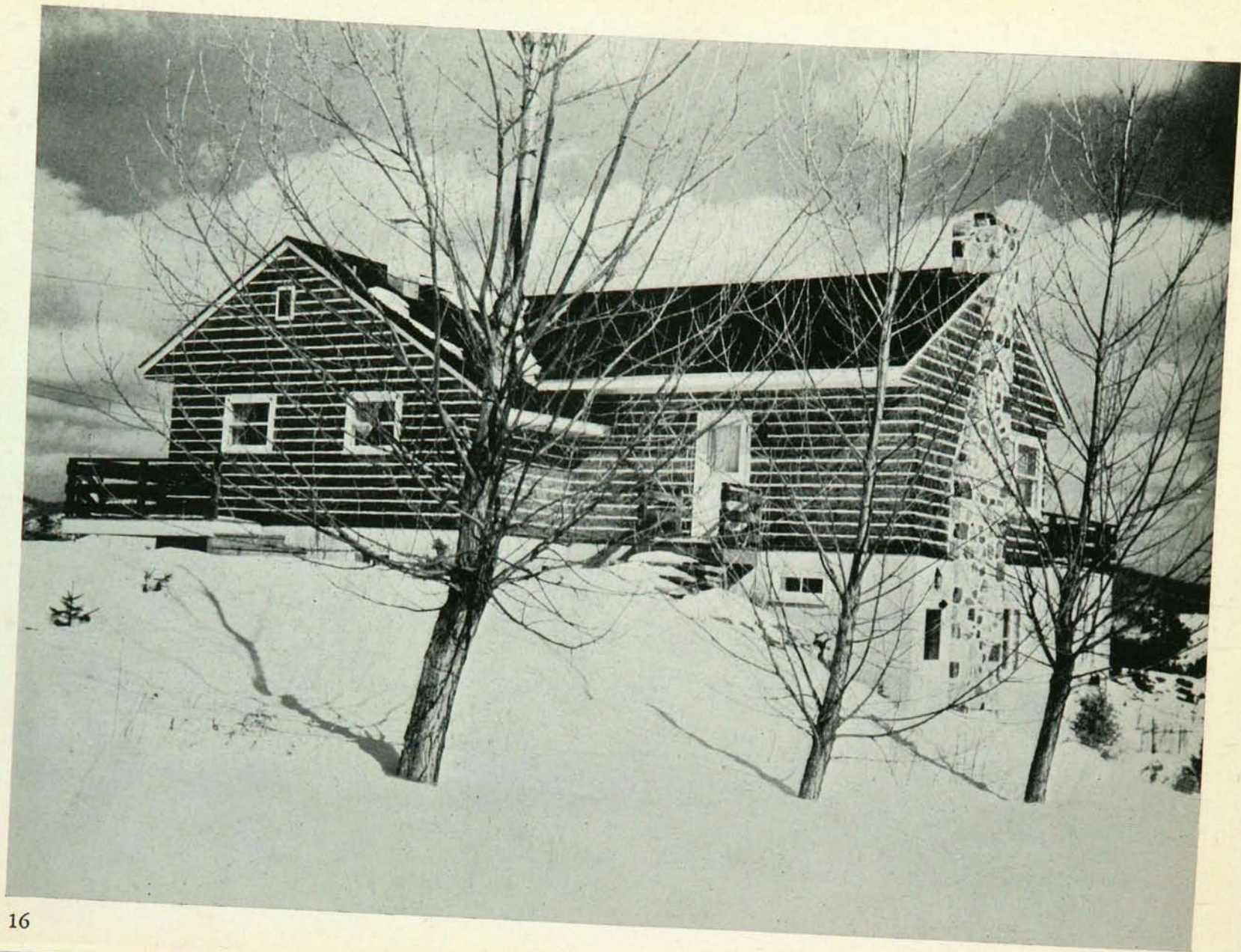


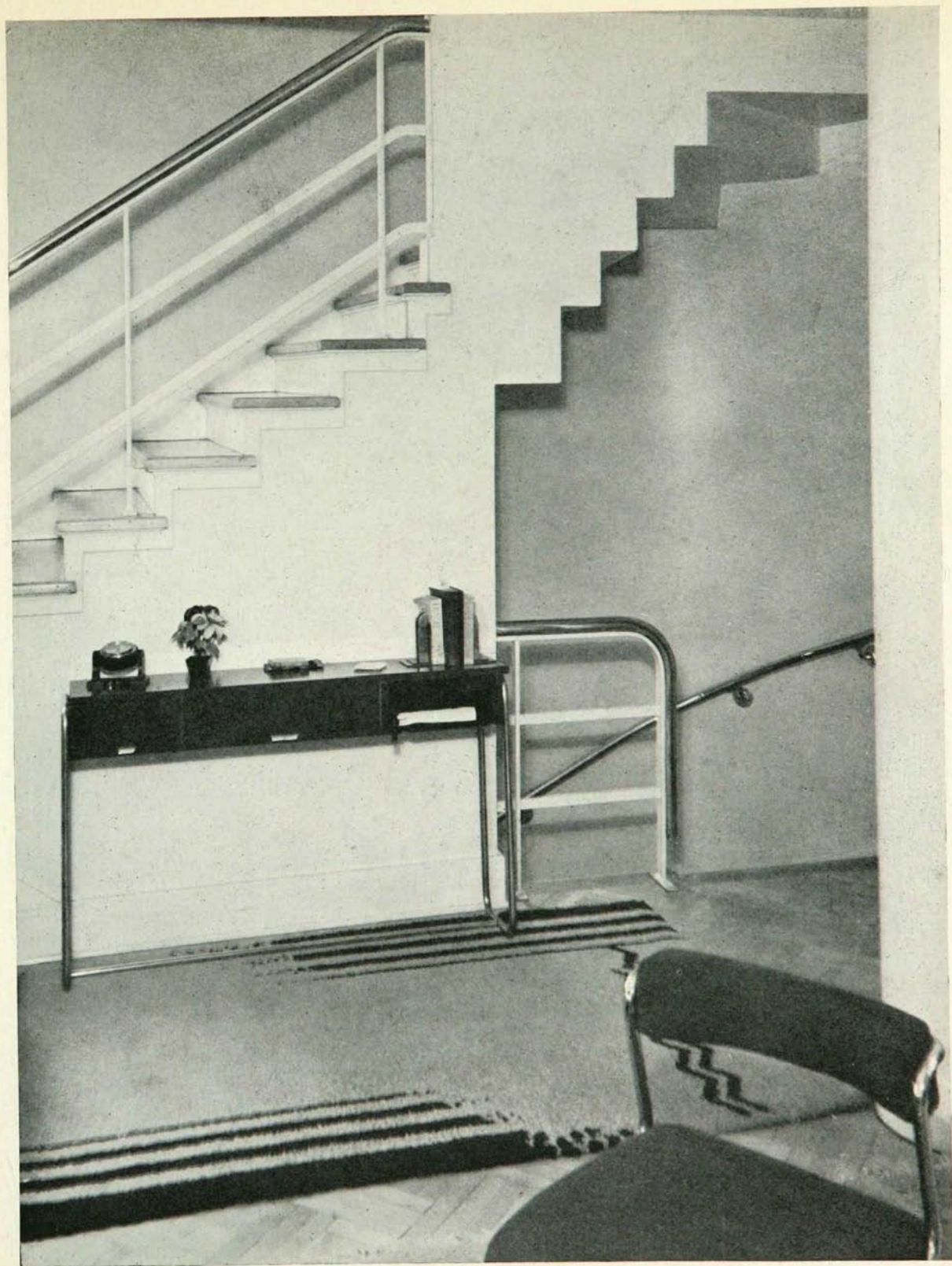


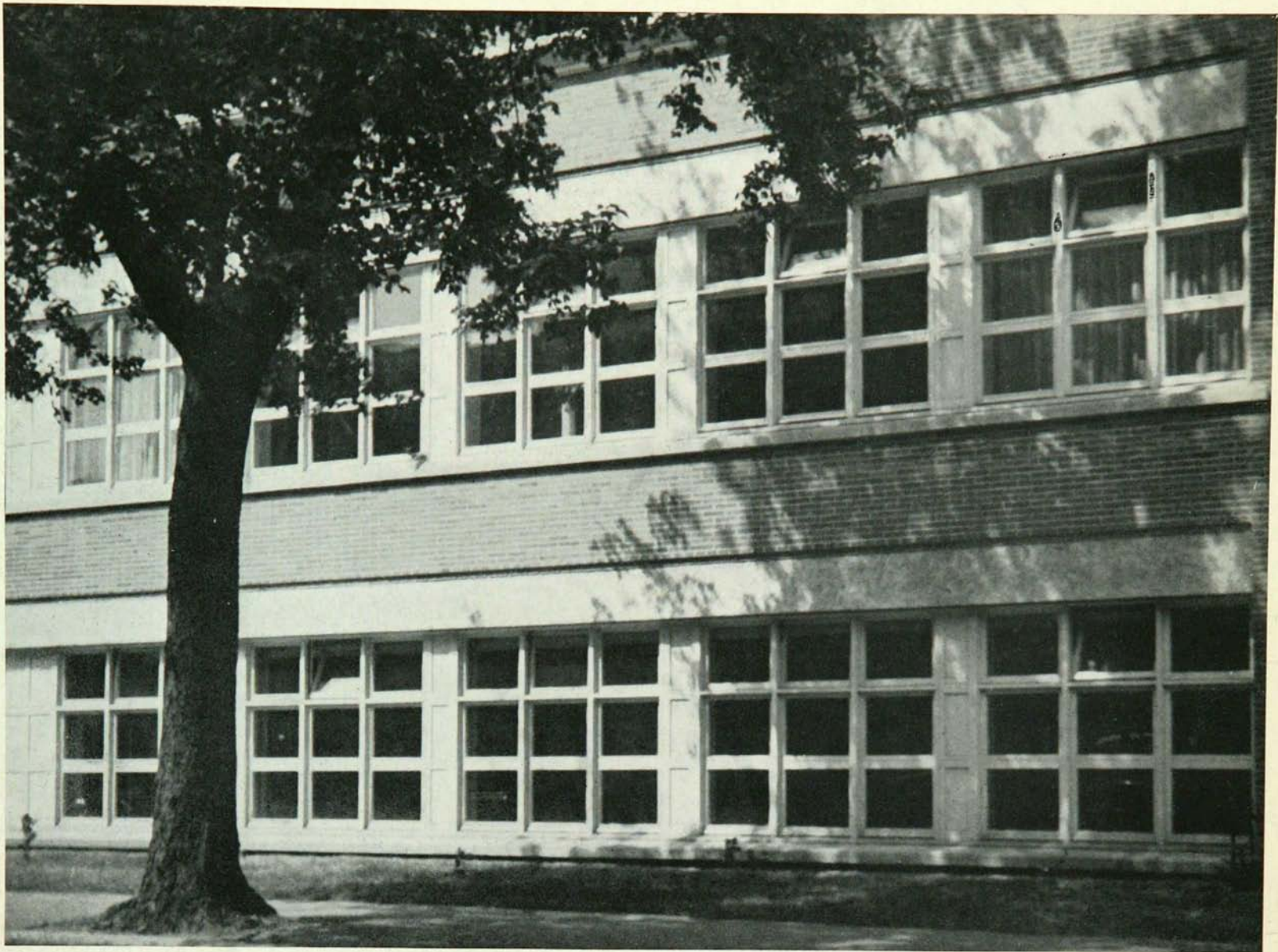


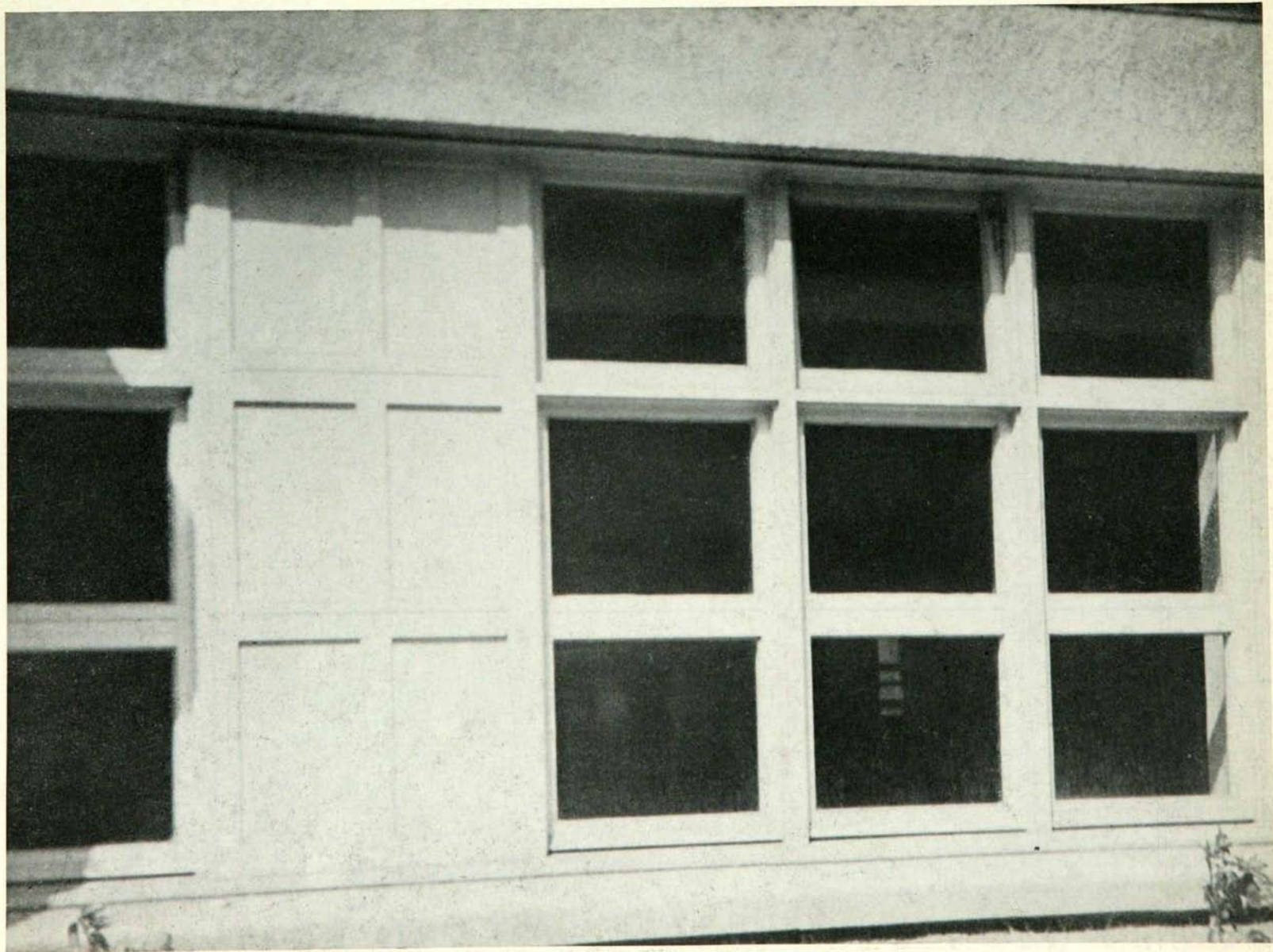


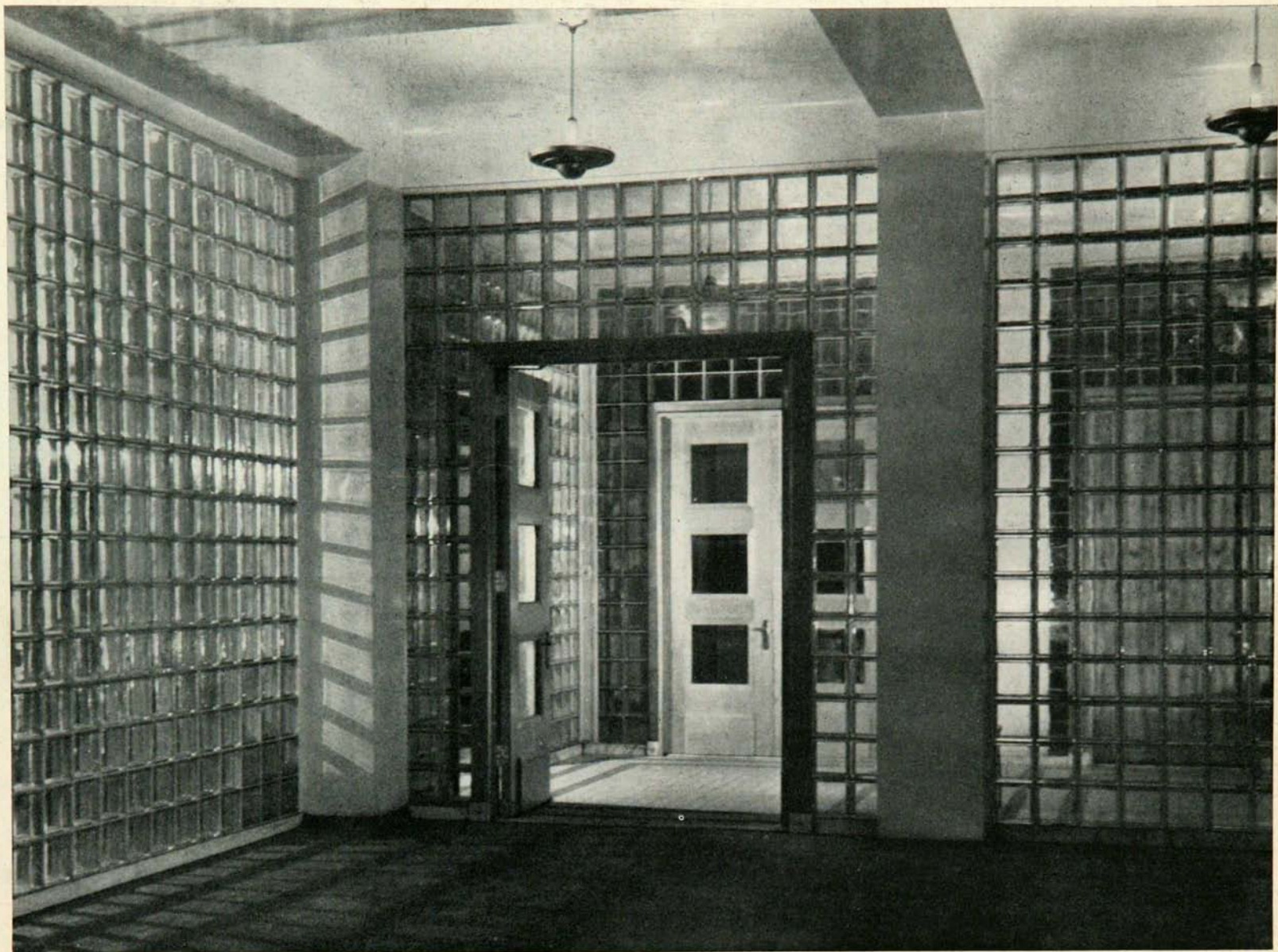


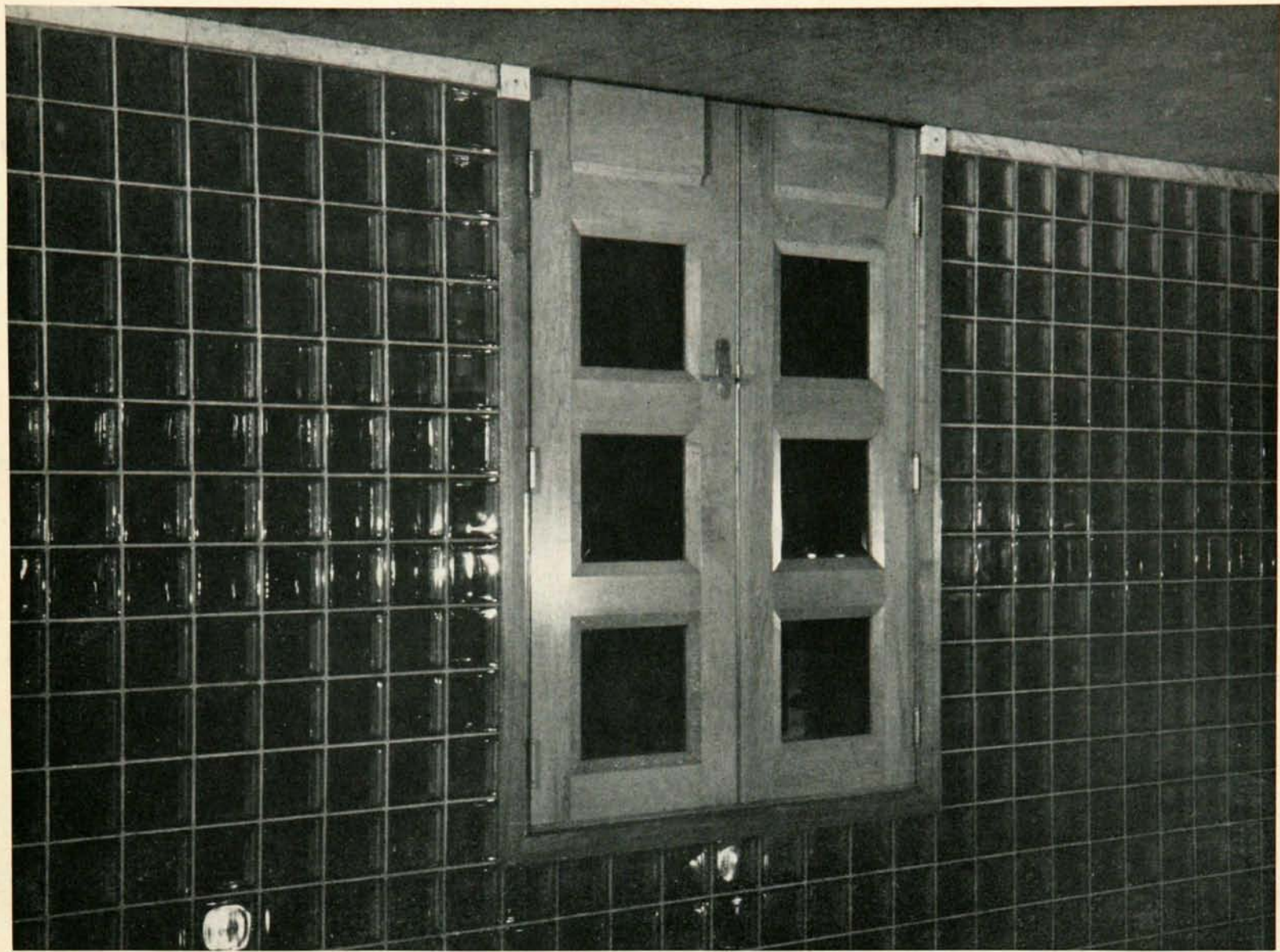


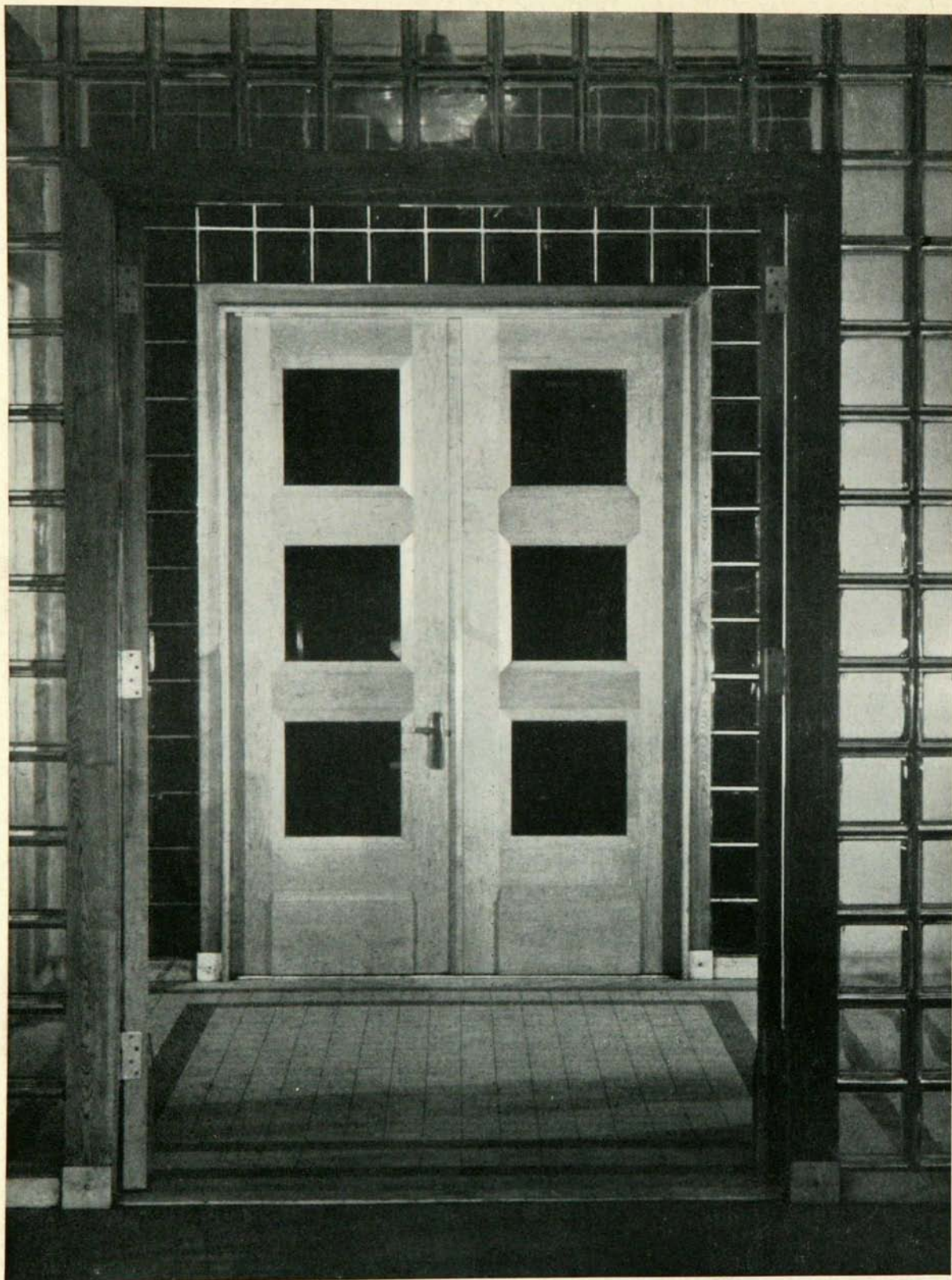


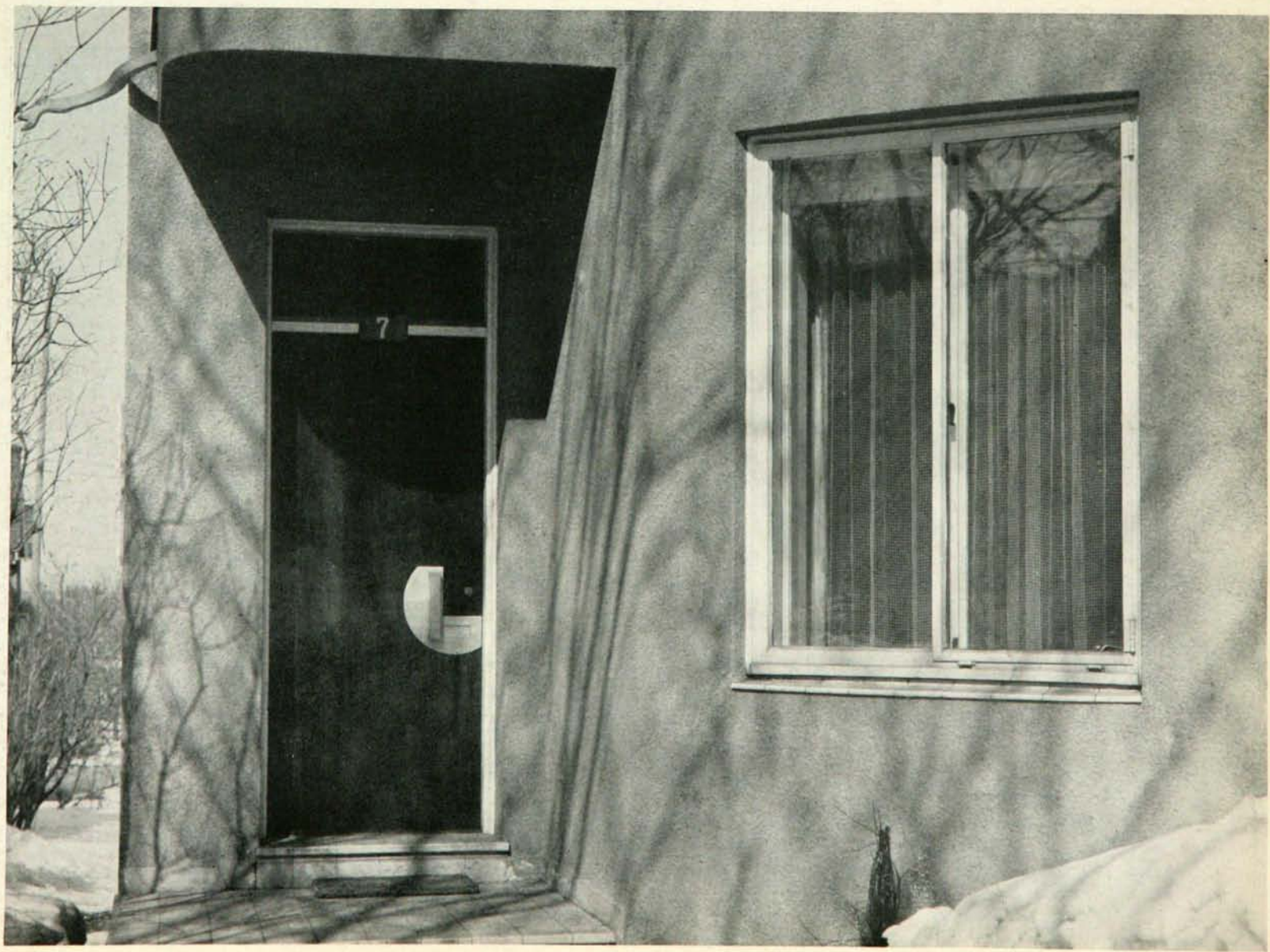


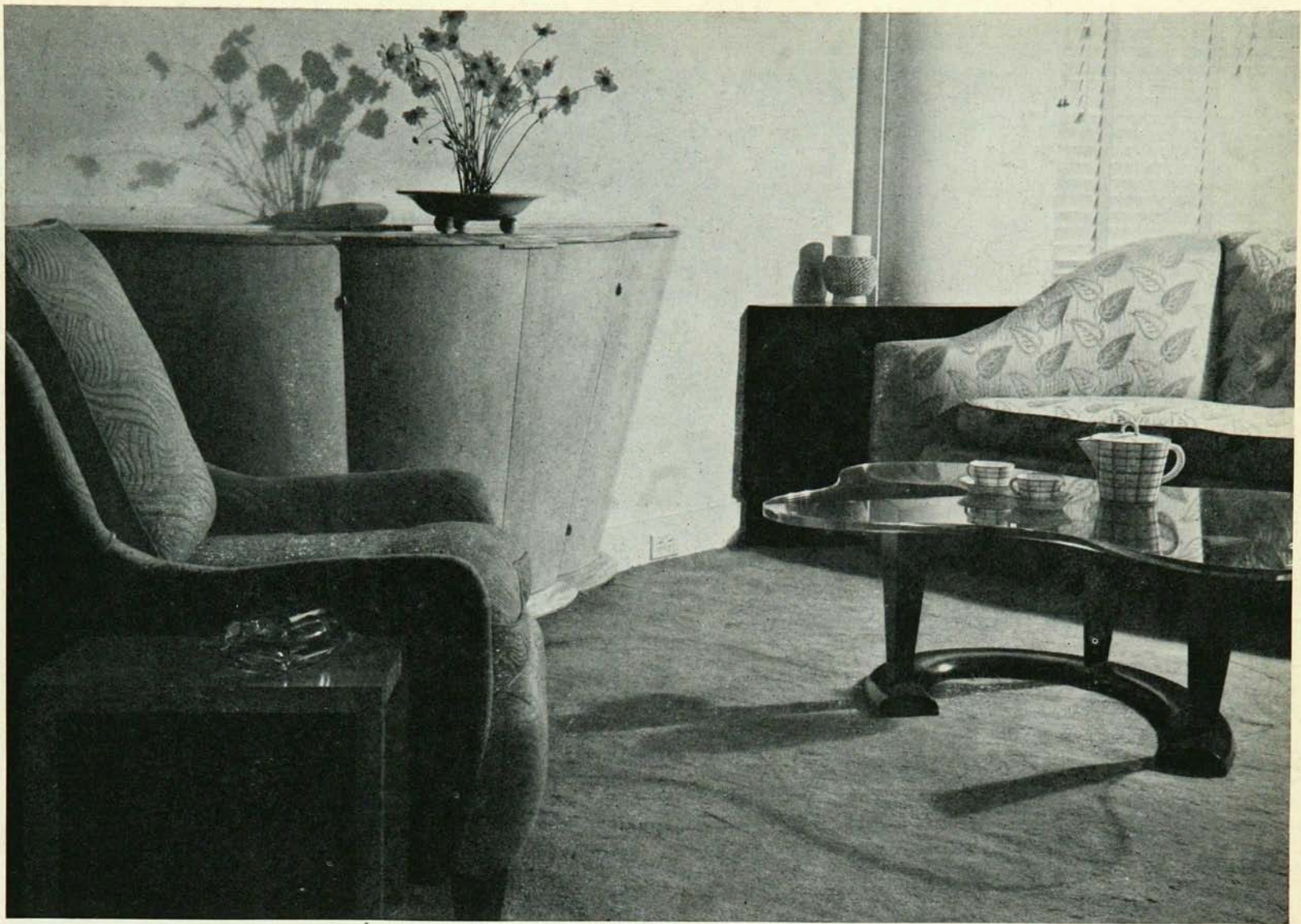




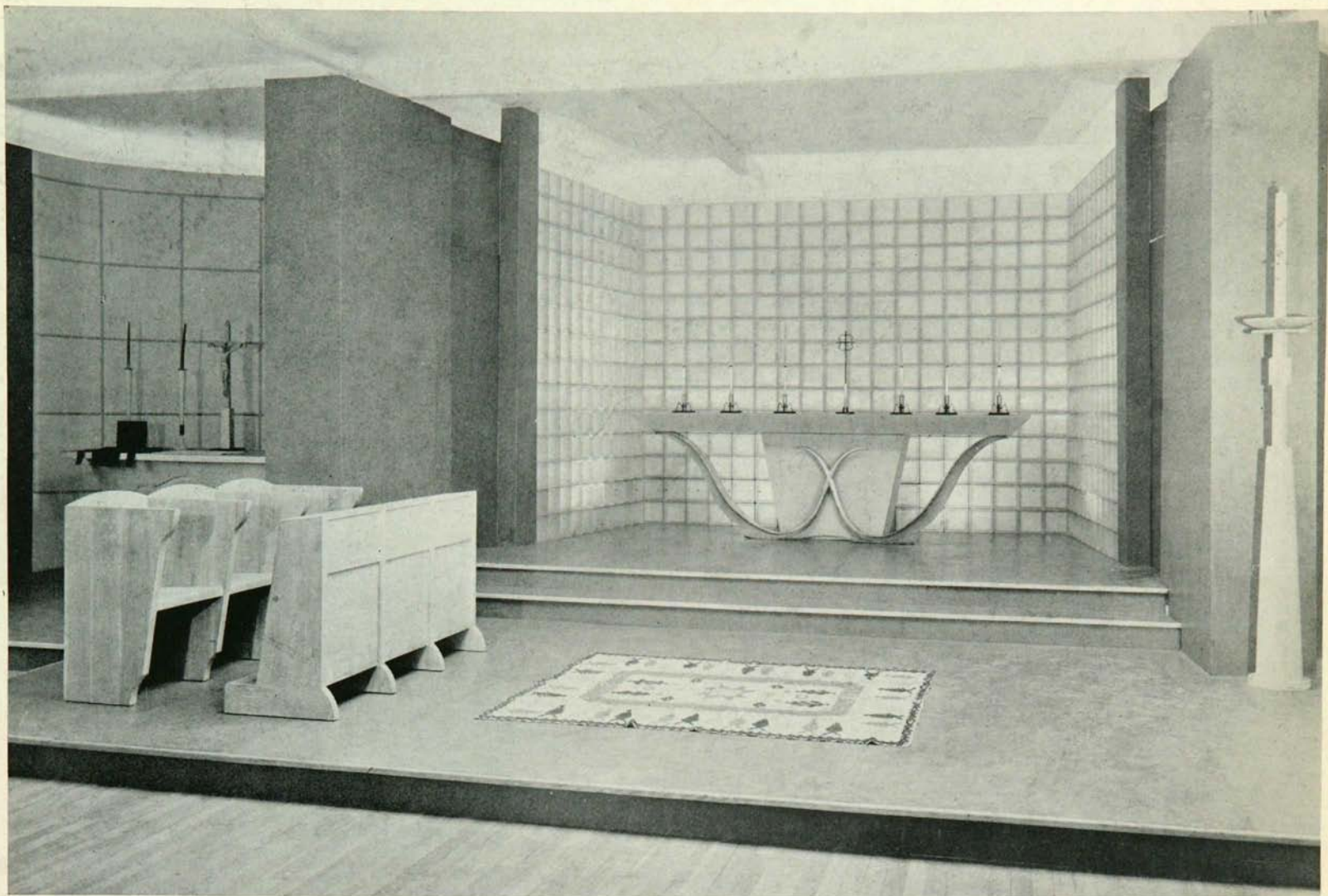


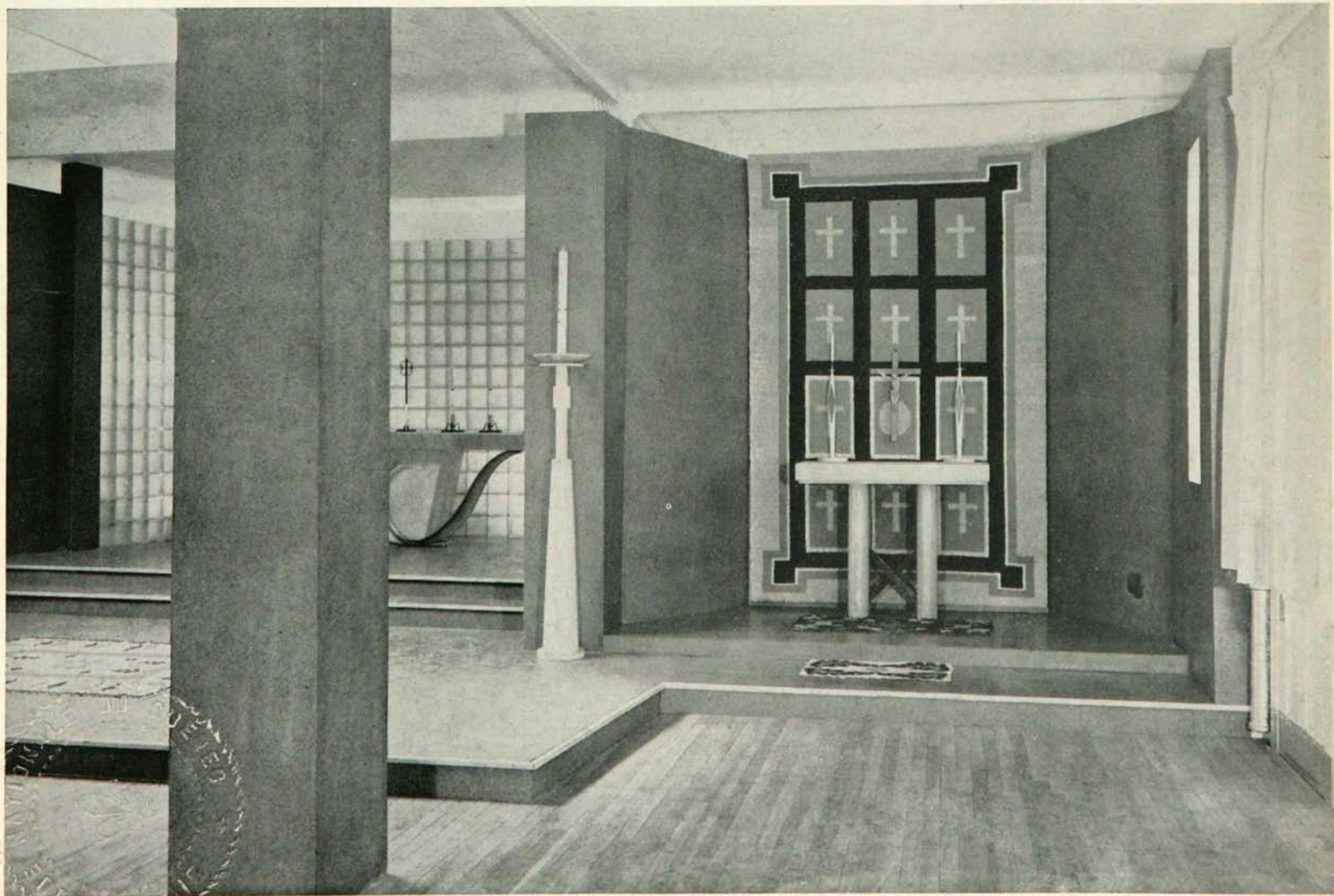


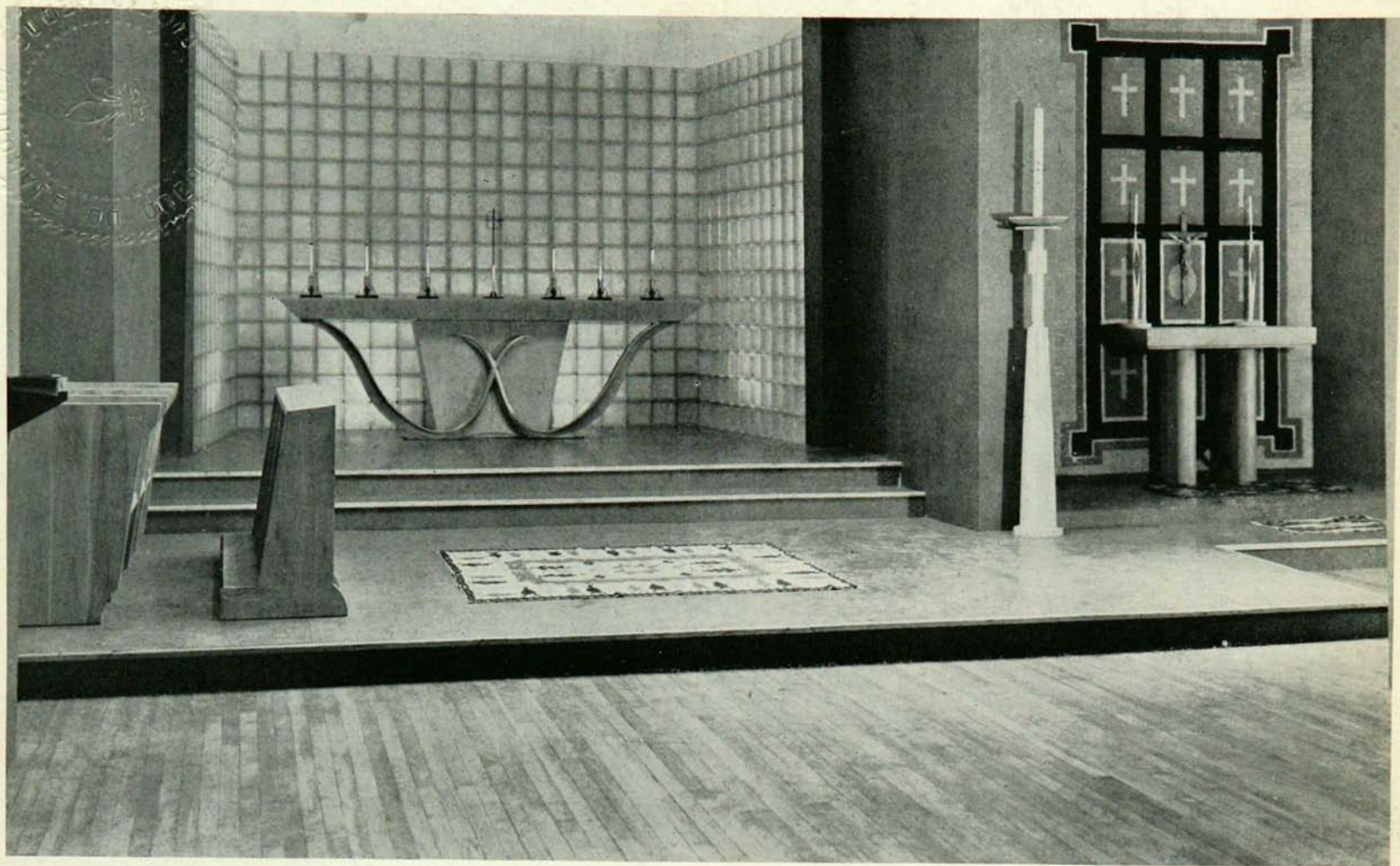












BNQ



000 388 475